

Transkript
zum USC Shoah Foundation Interview 23360
mit Camille Bentata Touboul

Interviewer/in: Mary Lynn Riley
Kamera: Michel Cinque
Interviewort: Le Cannet, Frankreich
Interviewdatum: 26.11.1996
Sprache: Französisch
Transkription: Corinna Böcker, 11.11.2010

Zitiervorgabe:

Bentata Touboul, Camille. Interview 23360. Visual History Archive. USC Shoah Foundation. Transkript Freie Universität Berlin. 2012. Web. [Abrufdatum].
<http://www.vha.fu-berlin.de>

Legende der Transkriptionszeichen

INT	Interviewer/in
KAM	Kamera
Initialen	Interviewte/r; sonstige Anwesende
// ///	Sprecherwechsel im fortlaufenden Text
	Simultansprechen
[]	Suchbegriffe für die Volltextsuche
< >	Kommentare des/der Transkriptors/in
()	unverständliche, vergessene, fehlende und vermutete Wörter/Silben Kommentare des/der Transkriptors/in Übersetzungen fremdsprachlicher Wörter/Passagen
(-)	kurze Pause bis 1 Sek.
(--)	mittlere Pause bis 2 Sek.
(---)	längere Pause bis 3 Sek.
(4)	Lange Pause, Länge in Sekunden ab 4 Sek.
-	Bindestrich markiert Wortabbruch
Bindestriche zwischen den Silben	überdeutliche (Bühnen-)Aussprache
–	Unterstrich markiert den kompletten Abbruch eines Gedankengangs/einer Formulierung/einer Satzstruktur.
Fett	besonders starke Betonungen (Silben, Wörter, Wortfolgen) und Dehnlaute
Kursiv	Titel (Zeitungen, Bücher, Filme, Lieder), Verszeilen, Schiffsnamen u.ä. und fremdsprachige Wörter
'	Apostroph markiert die Verschmelzung von zwei Wörtern, wenn dabei Buchstaben wegfallen

Tape: 001

0:00:00

<CBT parle avec l'accent du midi, registre familier.

Les mots allemands apparaissent en italiques>

<Pendant toute l'interview bruit de circulation>

<Bruit de circulation, 37 sec.>

<dialogue entre deux personnes, incompréhensible, 3 sec.>

INT: Je m'appelle Mary Lynn Riley, R-I-L-E-Y. Aujourd'hui, mardi, novembre 26, 1996, je vais interviewer Madame Camille,

0:01:00

dite Mimi, Touboul, épouse Bentata, au Cannet (Le Cannet), France, en langue française.

<bruit de circulation, 8 sec.>

INT: Je vous voudrais (d'oreille) de vous présenter et d'épeler votre nom, s'il vous plaît.

CBT: Ben. Je me nomme donc Camille, euh, C-A-M-I- deux L-E, Touboul, T-O-U-B-O-U-L, épouse, E accent aigue-P-O-U-S-E Bentata, B-E-N-T-A-T-A. // **INT:** Je précise, pour les gens qui sont pas francophones, que épouse, ça fait pas partie de votre nom, ça c'est_. /// Non, épouse, donc mariée, oui.

INT: Et vous êtes née où et quand?

CBT: Alors je suis née le 1 janvier 1921 à Casablanca,

0:02:00

que je n'ai pas eu le loisir de connaître puisque mes parents sont partis de Casablanca, j'étais très, très, très jeune. Et donc j'ai grandi à Marseille, où j'ai passé toute mon enfance et mon adolescence.

INT: Si je peux vous demander votre âge aujourd'hui?

CBT: Oui, j'ai 75 ans. // **INT:** D'accord. Et je précise que Casablanca, c'est au Ma-, Maroc. /// Le Maroc qui était français à l'époque.

INT: Est-ce que vous savez pourquoi vos parents ont quis-, quitté le Maroc?

CBT: C'est une question de situation, euh, qui concernait mon père, qui avait une proposition de travail donc, euh, en France. Et donc mes parents se sont installés en France définitivement.

INT: Comment s'appelait votre père?

CBT: Mon père s'appelait Jacques Touboul, T-O-U-B-O-U-L. // **INT:** Et c'était son nom de né (naissance), Jacques? /// Non, c'était Isaac, euh, c'est un nom hébraïque,

0:03:00

mais en fait on l'a toujours appelé Jacques. // **INT:** Et il est né où, votre père? // À Oran en Algérie. // Vous pouvez épeler Oran? /// Oran, O-R-A-N.

INT: Et comment s'appelait votre mère?

CBT: Ma mère s'appelait Berthe Obeedia. // **INT:** Comment ça se_? /// Obeedia, O-B-E-E-D-I-A. Elle est née également à Oran.

INT: D'accord. Et qu'est-ce qu'il faisait, votre père?

CBT: Mon père travaillait chez un transitaire, il était employé de bureau et donc il a continué la même profession par la suite en France.

INT: Qu'est-ce que ça veut dire exactement, un transitaire?

CBT: Mais un transitaire, c'est, comment dirais-je, <sourit> un emploi de, de personnes qui fait des importations et des exportations par bateau, ce qui était très, très fréquent à l'époque. Et donc mon

0:04:00

père travaillait en fait dans les bureaux.

INT: Et quelle était, euh, la langue de la famille?

CBT: Française. Le français, tout à fait, parce que Oran, comme toute Algérie à l'époque, était française.

INT: Et est-ce que, euh, vos parents, est-ce qu'ils étaient à Casablanca, euh, dans un milieu, euh, juif? Est-ce que vous savez?

CBT: C'est-à-dire mes parents étaient plutôt d'Oran, ils ont été à Casablanca très, très peu, euh, ils ont resté peut-être quelques mois. // **INT:** D'accord. /// Mais ils étaient en fait de passage, ils n'y ont jamais tellement habité. // **INT:** Et à Oran_? /// Ils sont, ils sont partis après ma naissance (du Maroc).

INT: À Oran, est-ce qu'il y avait une grande communauté juive, vous savez?

CBT: Énor-, beaucoup, une communauté juive qui était importante. Il y avait diverses communautés à Oran. Il y avait une communauté espagnole, une

0:05:00

communauté juive naturellement, et une communauté musulmane, qui était en majorité.

INT: Et quand votre famille s'est installée à Marseille, est-ce que là encore, est-ce que se retrouvait dans un milieu juif ou plutôt intégré?

CBT: Non, plutôt, euh, plutôt intégré comme vous dites, et puis libéraux, c'est-à-dire libéral. Euh, mes parents n'étaient pas tellement religieux, mais plutôt traditionnels. //

INT: Qu'est-ce que_? /// Ils f-, respectaient les, les grandes fêtes comme, euh, les grandes commémorations, comme vous diriez par exemple Grand Pardon [Yom Kippour] ou Pâques [Pessah], mais ils n'étaient pas assidus, ils n'étaient pas religieux.

INT: Et vous-même, petite fille, est-ce que vous, vous aviez le sentiment d'être juive?

CBT: Française plutôt. Ma culture était française et on a pas compris, on ne savait pas que d'être né juif allait nous, nous

0:06:00

faire connaître le plus grand des malheurs.

INT: Parlons un tout petit peu de, de vos souvenirs d'enfance. C'est, c'était comm-_?

CBT: Mon enfance, c'était une enfance comme pour, pour beaucoup d'autres, des milliers d'autres, une enfance heureuse, parce que c'était une époque où on se contentait de très peu. Même ceux qui n'avaient pas de grands moyens étaient heureux. La vie était ainsi, était ainsi faite, on n'était pas exigeant. On se contentait de ce que nous avons. Mais ce que était important, c'était cette convivialité, les familles étaient très chaleureuses. Et je me souviens que j'étais très, aussi bien reçue dans des familles arméniennes, qui étaient une communauté importante, qui avaient subi aussi un génocide en 1915 et qui, la France les donc avait accueillis et ils vivaient là en très bonne harmonie avec les autres communautés. Nous avons eu une communauté

0:07:00

italienne qui était très forte, et donc la communauté juive également. Et c'était vraiment, euh, une, un accord parfait entre toutes ces communautés.

INT: Vous habitez où exactement à Marseille?

CBT: Et ben, à Marseille j'habitais le centre de la ville, oui. // **INT:** Vous savez encore l'adresse? /// Oui, bien sûr, je, j'ai, j'ai habité d'abord la rue d'Aix, oui, qui était en, le centre, disons, et puis en suite, lorsque les événements sont arrivés, l'occupation allemande, il fallait se cacher à tout prix, parce que nous étions en butte, euh, à une très, très forte persécution, dûe d'abord à l'occupation et en suite aux lois de Vichy qui inter-, qui avaient interdit de, des mesures arbi-, arbitraires, qui faisaient qu'on ne pouvait même plus circuler dans la ville.

INT: Non, prenons-nous un tout petit peu, en, en arrière, avant l'occupation. Est-ce que vous,

0:08:00

en tant que, que jeune fille, est-ce que vous avez rencontré à l'école ou autre (part) des incidents d'antisémitisme?

CBT: Absolument pas, absolument pas.

INT: Alors quand Hitler est venu au pouvoir en Allemagne, est-ce que c'était quelque chose dont vous avez entendu parler, dans la famille?

CBT: Euh, si, même, même un peu par tout. On savait que il y avait une forte crise économique en Allemagne et que ça amenait donc, si vous voulez, un gouvernement arbitraire qui, qui a, disons, soulevé une très, très forte, un très fort racisme en Allemagne. Et donc même, même pour les opposants au régime nazi, ont, ils se sont rendus compte toute suite que c'est un, un régime de dictature qui donc, euh, il y avait une exclusion très généralisée et donc la liberté était

0:09:00

vraiment atteinte.

INT: Mais vous-même, jeune fille à l'époque, est, est-ce que vous avez entendu des choses qui vous faisaient, faisiez peur?

CBT: Pas tellement, puisque que encore il n'y avait pas la guerre. Mais on savait qu'il y avait un régime très totalitaire en Allemagne et il y avait pas mal des gens qui partaient, qui essayaient de fuir justement l'Allemagne nazie. Mais ce qu'a été épouvantable, c'est quand la France a perdu la guerre et que la France a été occupée par l'Allemagne. // **INT:** Est-ce que vous vous souvenez_? /// Mais notre chance à nous à ce, à ce moment-là, c'est que nous étions zone libre. Le sud de la France n'était pas occupé, c'était pas une zone interdite ni une zone occupée. Donc les gens qui étaient dans le nord, qui en butte aux tracasseries, en butte aux arrestations, en butte aux fusillades, cela essayaient de, de rattrapper à toutes ces sit-, situations angoissantes et venaient vers la zone libre.

0:10:00

INT: Est-ce que vous vous souvenez spécifiquement là, quand les Allemands, les Allemands sont arrivés en la France, comment ça s'est passé pour vous, qu'est-ce que vous avez entendu à la, à la maison, qu'est-ce que les gens dit (disaient) à Marseille?

CBT: Bien, à Marseille, bien sûr que les gens étaient effondrés de savoir qu'il y avait des Allemands à Paris, qui occupaient Paris. Et on savait aussi que ça en était fini pour, euh, les, les Français, de la liberté, de, d'une vie normale. On savait très bien ce qui nous attendait aussi. Seulement à Marseille, lorsque vous avez, il y a eu les Américains, en novembre 42, quand (les Américains ont) occupé l'Afrique du nord [8 de novembre 1942, opération Torch], Marseille est devenue zone occupée, donc là tout a changé.

INT: Donc simplement je voulais vous demander, là en 40 [1940], est-ce que vous avez vu des réfugiés, euh, surtout, est-ce que vous avez vu des réfugiés

0:11:00

juifs du zone nord? // **CBT:** Ah, tout à fait, même d'Allemagne. /// Est-ce que, est-ce que vous vous souvenez d'avoir, euh, parlé avec eux? || Vous avez entendu des choses? // **CBT:** Oui, oui, tout à fait. /// ||| Alors qu'est-ce que vous avez entendu?

CBT: Eh bien, il y avait déjà des, des associations d'entraide pour les réfugiés, en particulier, en particulier les Allemands qui n'avaient plus de papiers, qui ne pouvaient plus circuler et qui n'avaient aucune aide.

INT: Est-ce que votre famille participait à ce, euh, entraide?

CBT: Mais tout le monde participait, tout le monde essayait de les aider. // **INT:** C'est-à-dire tout le monde_? /// C'est-à-dire des associations, il y avait l'Union des Israélites de France [Union Générale des Israélites de France, UGIF] [NDLT], qui était, on appelait ça l'*UGIF*, qui en fait plus tard, ça était pour, euh, pour nous des pièges, qui étaient conçues par les Allemands parce que beaucoup des nôtres essayaient d'avoir une aide, un secours et puis en fait ils étaient arrêtés immédiatement.

INT: Est-ce que votre famille

0:12:00

participait par exemple, est-ce que c'était une famille d'accueil où, euh, où il y avait des réfugiés de passage?

CBT: Mais c'est-à-dire oui, il y avait des associations qui s'en occupaient, ma famille particulièrement le faisait individuellement, si elle le pouvait. Mais je me souviens que, je travaillais moi-même dans une grande maison, et donc les patrons avaient une caisse noire uniquement destinée à ces personnes qui n'avaient plus rien, qui n'avaient plus de papiers. Vous savez qu'on vivait avec des tickets dont la vitail-, de rationnement, et qu'il fallait faire des queues devant les magasins pour pouvoir obtenir un semblant de nourriture.

INT: C'étaient qui, vos patrons?

CBT: C'étaient des, des juifs d'Alsace qui malheureusement étaient déportés, ils ont été arrêtés à Marseille. C'était Monsieur Dreyfuss (d'oreille), ils avaient des noms, euh, un peu difficile à prononcer. Monsieur Weisstein (d'oreille) qui aussi ont été

0:13:00

arrêtés. Je me souviens, à Marseille, il y a eu une rafle très importante, dans la nuit du 23 janvier 1943, où quatre, cinq jeunes gens, donc quatre frères et une sœur, qui étaient mes compagnons de travail, ont été arrêtés, déportés. Il y a eu également, euh, dans le magasin énormément de personnel qui ne pouvait plus venir travailler. // **INT:** C'était quoi, le, le magasin, || ça c'était comment? /// C'était, euh, ||| c'était un magasin, comme vous diriez vous maintenant, euh, *Monoprix* ou les *Galeries Lafayette* quoi. // **INT:** Ça s'appelait comment? /// C'était *Unifix* (d'oreille), et qui était très bien placé, il était rue de la République, près de la place Sadi Carnot, qui était un magasin très important à plusieurs étages. Et là vous aviez tout, vous aviez des vêtements, vous aviez de, également des rayons d'alimentation, qui était très bien géré.

INT: Et c'était, ça appartenait à Monsieur Dreyfuss (d'oreille)?

CBT: Monsieur

0:14:00

Dreyfuss (d'oreille), et puis ensuite, euh, lorsque Marseille fut occupée, on a, on a obligé les patrons à partir, on n'avait plus le droit, nous, le personnel, d'être en contact avec le public, parce que les lois de Vichy, étaient donc, euh, on devait les accomplir, on devait les, les respecter. Donc dans toutes les administrations, tous les Juifs n'avaient plus le droit, même étant Français, n'avaient plus le droit de travailler. // **INT:** Et le plupart donc des employés dans ce magasin étaient Juifs? /// Non, non, mais, euh, on avait nommé un administrateur qui devait gérer le magasin. Et à ce moment-là on disait: *Bon, mais les enfants, dont les papas étaient des anciens combattants ne, ne se-, il y aura une dérogation vers eux.* Donc on avait concilié à l'époque, puisque mon père était un ancien combattant de la guerre 14, 18 [1914, 1918], d'écrire au Maréchal Pétain [Philippe Pétain]. Mais on se disait:

0:15:00

C'est pas possible, on ne peut pas arrêter des femmes et des enfants et les, et les amener comme ça vers une destination inconnue. Donc je n'y écrivais point et j'ai eu la chance à ce moment-là que Monsieur Betz (d'oreille), qui était l'administrateur du magasin, a bien voulu me garder dans les bureaux. // **INT:** Monsieur Betz n'était pas Juif? /// Non, c'était l'administrateur. // **INT:** Qui était nommé par qui? /// Par le gouvernement. // **INT:** Par le gouvernement || de Vichy? /// Absolument, ||| oui.

INT: Bien. Alors prenons un tout petit peu en arrière, parce que là on est, quand, //

CBT: Mais je crois, oui_. /// on est, on est dans le, le_.

CBT: Le contexte déjà de l'occupation.

INT: Voilà. J'aimerais bien savoir, parce qu'en zone libre, euh, à Marseille, est-ce que vous, au début, quand les Allemands ont occupé la France, est-ce que vous vous sentez protégée?

CBT: Un petit peu étant donné que nous étions en zone libre. Nous n'avions pas des tracasseries, des, les, les gens qui étaient fusillés pour un oui

0:16:00

pour un non. Euh, et puis ensuite ce, ce couvre-feu qui nous obligeait à ne pas sortir la nuit. // **INT:** Vous avez eu ça à Marseille? /// À Marseille par la suite, lorsque Marseille a été occupée. // **INT:** Avant l'occupat-? /// Non, non, non, nous vivions normalement.

INT: Ok. Et est-ce que, euh, vos parents avaient parlé, est-ce, est-ce que vous viviez toujours à la maison à cette époque? // **CBT:** Oui. /// D'accord. Est-ce que vous avez parlé avec vos parents de, de (du) danger pour les Juifs à cette époque-là?

CBT: Mais c'est-à-dire oui. On sentait qu'il y avait quand même, euh, des événements qui se préparaient, on sentait que quand même il y avait une oppression, il y avait des lois, euh, de Vichy qui est déjà, se vissaient dans les zones occupées. Donc on avait peur, on était très inquiet quant à notr-, à notre avenir.

INT: Est-ce que vous avez fait des, des préparations au cas où les Allemands venaient?

CBT: Nous n'avions pas déjà des possibilités pour le faire, nous ne pouvions

0:17:00

pas. Parce que dès qu'on quittait Marseille, euh, on allait vers l'inconnu, et c'était en faite la zone occupée tout de suite.

INT: Alors, parlons alors-là de l'occupation de Marseille. Quand ça changeait votre vie? Vous avez dit que tout de suite de la loi de Vichy?

CBT: Les lois de Vichy donc ont interdit aux Juifs d'être en contact avec le public, de travailler dans les administrations et n'avaient donc plus le droit d'être avocat, d'être notaire, d'être commerçant. Dans les grands jardins de Marseille il y avait des grandes affiches où était mentionné que les jardins et les Juifs, (se corrige) les Juifs et les chiens étaient interdits dans ces jardins.

INT: Quel effet ça vous a fait de voir ça || pour la première fois?

CBT: C'était une ||| très grande révolte en soi, et aussi un très grand chagrin. Et puis, euh, les arrestations n'arrêtaient pas, on arrêtait la nuit

0:18:00

et puis alors ils étaient beaucoup aidés par la police française. La police française qui venait vous arrêter dans la nuit chez vous, simplement en vous disant: *Ne, n'ayez crainte, c'est une vérification d'identité.* Alors que les camions étaient déjà en bas, prêts à vous accueillir et à vous amener directement dans les prisons.

INT: Est-ce que vous avez connu des gens, euh, à qui ça s'est arrivé?

CBT: Ah, tout à fait. // **INT:** Comment vous avez su? /// Bien, c'est-à-dire nous avons eu, brutalement, nous avons vu que la situation changeait du jour au lendemain. C'est-à-dire qu'il y a eu d'abord des rafles importantes, // **INT:** Euh, attend-, euh, quelques précisions, /// qui se passaient la nuit. // **INT:** Quelques précisions de date. Marseille_. /// Le 23 janv-, Ma-, Marseille était occupée le 8 novembre 1942 lorsque les Américains ont débarqué en Afrique du nord.

0:19:00

INT: Est-ce que les rafles, à vos connaissances, est-ce qu'ils ont commencé tout de suite?

CBT: À tout de suite. Mais la plus importante, une des plus importantes, parce qu'il y en a eu beaucoup, ça était la rafle du 23 janvier 1943 [NLDT], qui a été, euh, disons, très pénible parce qu'il a eu des milliers, des milliers de familles qui ont été arrêtées dans la nuit avec leurs enfants et il y a eu des personnes âgées, qui étaient amenées en prison et qu'on a plus jamais revues.

INT: Alors votre famille, après cette rafle, qu'est-ce que votre famille_?

CBT: Alors, il s'est passé, c'est-à-dire que pendant ces rafles-là, il y avait également des rafles en plein jour. C'est-à-dire que vous circuliez tranquillement dans une rue et il y avait un barrage qui vous empêchait de circuler. À ce moment-là les policiers vous demandaient vos papiers et vous savez qu'il y avait une loi,

0:20:00

auparavant [NLDT], qui obligeait, ce que je n'ai pas dit, qui obligeait donc d'aller dans le commissariat de votre quartier, faire tamponner votre carte d'identité d'un tampon *Juif*. Et c'est ce qui a précipité les arrestations parce que lorsque vous alliez demander une carte d'alimentation ou autre, n'importe quel papier dont vous aviez besoin, si vous montriez cette carte, c'était fini, vous étiez arrêté. Et pour moi, donc c'est , j'en reviens qu'est-ce que vous m'avez demandé tout à l'heure, euh, je, je me trouve donc près de chez moi, et je n'ai pas pu, euh, m'en aller. J'étais donc devant ce barrage. Les policiers m'ont demandé mes papiers et j'ai hésité à montrer ma carte, parce que ma carte était donc marquée de ce tampon. Et entre autre je me souviens que nous étions assez naïfs à l'époque, on se disait: *Bon, c'est une formalité, de toute façon nous sommes Français, il nous arrivera rien.*

INT: C'est-à-dire votre famille disait ça?

0:21:00

CBT: Ma famille disait ça, mon père disait ça. *Ce n'est rien du tout, c'est une formalité.* Donc cette formalité en faite c'était un piège. Un piège pour pouvoir arrêter le plus de monde possible. Et donc je me suis trouvée devant ce barrage et j'ai hésité à montrer ma carte, et ce jour-là j'ai eu de la chance. Une commerçante qui est, qui habitait dans mon immeuble, qui m'avait connue très, très, très jeune et qui, l'histoire de, de bombardement, de, d'évènements importants, nous cachait chez

elle. Elle est sortie donc de son, de son commerce et elle a dit aux gendarmes: *Ce, cette jeune fille est ma nièce, elle a laissé les papiers chez moi. Je vous en prie laissez-la, je vais l'amener à la maison.* Et ce jour-là j'ai eu la chance de ne pas être arrêté. Et plusieurs fois j'ai échappé à des arrestations de ce genre.

INT: Je peux vous demander est-ce que vous vous souvenez de le, du nom de cette commerçante?

0:22:00

CBT: Oui, oui, Di Stefanis [Distefanis?] (d'oreille). // **INT:** Di Stefanis. /// Mm.

INT: Alors donc ça, c'était le jour du grand (de la grande) rafle?

CBT: Non, non, il y a eu des rafles qui étaient donc intermittentes. Mais moi, je vous ai parlé de la grande rafle qui nous restait dans les esprits, qui nous a fait beaucoup mal, c'était 23 janvier 1943. Donc beaucoup de, des milliers de gens n'en sont jamais revenus.

INT: Mais ce jour-là où cette commerçante vous a aidé, c'était ce jour-là?

CBT: Oui, non, c'était pas ce jour-là, pas du tout. Seulement après ça nos amis, nos voisins nous ont conseillé de partir, de quitter Marseille. Parce que l'un des parents de cette famille, très, très humaine, nous a conseillé de partir dans les Hautes-Alpes, à Châteauroux, où nous devons rester, comme disaient-ils, tant que ce serait nécessaire. // **INT:** Donc c'était un parent de cette, euh, Di Stefanis? /// Non, non, non, c'était une voisine qui habitait mon immeuble,

0:23:00

qui avait un frère, Monsieur Barthélemy, qui habitait Châteauroux dans les Hautes-Alpes et qui avait accepté de nous recevoir. Mais malheureusement, nous étions très bien avec eux, et malheureusement il y avait un milicien comme il y en avait partout, des collaborateurs qui ne demandaient pas mieux que d'aider les Allemands à remplir les maisons, à remplir les prisons, pardon. Et c'est cet homme qui est venu à plusieurs reprises nous demander: *Mais pour quelle raison vous êtes là? Euh, vous deviez venir à la mairie et vous devez signaler votre présence et nous apporter vos cartes d'identité.* Et à ce moment-là ma mère pris peur et nous avons, nous décidâmes de partir, de repartir à Marseille.

INT: Quelques précisions. Vous étiez là à Châteauroux_? // **CBT:** Au mois de mai 1943. /// D'accord. Avec vos deux parents?

CBT: Non, ma mère. Parce que mon père était hospitalisé dans une clinique, il était malade.

0:24:00

Et dans cette clinique aussi il a failli être arrêté, parce que les Allemands, les Allemands, ou même la *Gestapo*, rentraient dans les cliniques et demandaient s'il y avait des personnes juives, de façon à les prendre. Et le directeur de la clinique a insisté auprès de ces personnes pour, euh, demander à ce que mon père ne soit pas

amené parce qu'il était très malade. // INT: C'était quelle clinique? /// *La Gracieuse* (d'oreille) au chemin des Olives (d'oreille). // INT: À Marseille? /// À Marseille.

INT: Alors après de cet, ce mois de mai passé à Cha-, Chateri-? // CBT: Châteauroux dans les Hautes-Alpes. /// Est-ce que vous pouvez épeler Châteauroux? // CBT: Châteauroux, c'est C-H-A-T-E-A-U-R-O-U-X. /// Et donc, vous, vous êtes restés à peu près un mois?

CBT: Ben oui, nous sommes parties, euh, à peu près, oui. Nous sommes rentrées au mois de mai, non, nous sommes partis

0:25:00

au mois de mai 43 [1943] et nous sommes revenues au début juillet. // INT: Dans la maison familiale? /// Oui, nous sommes, non, nous sommes retournées chez mon oncle qui nous a conseillé de partir à la, à Roquefort-la-Bédoule près de Cassis, où lui-même avait loué une petite maison. // INT: Et qu'est-ce? /// Et ça, c'était la cachette, il fallait se cacher.

INT: Qu'est-ce que vous avez fait là?

CBT: On, on sortait très rarement de notre retraite, on ne sortait pratiquement pas.

INT: Vous êtes allées dans cette ville, ce village?

CBT: Oui, Roquefort-la-Bédoule près de Cassis. Et là, malheureusement j'ai eu la typhoïde parce que c'était une épidémie qui, qui courait dans la région et nous avons eu à faire à Monsieur, je peux dire le nom? Au Docteur Agostini [Emmanuel Agostini] qui était le maire de Cassis, qui venait me soigner. Et chaque fois il me disait: *Je viens en ami*. Il n'a jamais accepté d'honoraires.

0:26:00

Peu après, bon, je, j'ai essayé de sortir un petit peu. Et puis ma mère souvent manquait de linge, elle me demandait de, d'aller à Marseille dans notre appartement pour récupérer un petit peu de linge et le, le ramener, donc, euh, à Roquefort-la-Bédoule où nous étions cachées. Bon, un jour je suis partie et, par le car, et arrivé à Aubagne, le car s'est arrêté, des gendarmes sont montés, ont demandé les papiers à tous les voyageurs. Et un gendarme s'est approché de moi, il m'a demandé ma carte d'identité et il l'a vue. Et il m'a dit: *La prochaine fois vous effacerez beaucoup mieux que ça le tampon*. Parce que je me, on me, on essayait toujours d'effacer au correcteur de façon à passer outre. Et j'ai eu de la chance ce jour-là parce que le gendarme m'a simplement fait cette réflexion et il m'a laissée.

0:27:00

Mais j'avais le cœur très lourd de voir les gens descendre, descendre de ce car et monter dans les camions. Ce jour-là aussi j'ai eu de la chance. Mais la troisième fois je n'ai pas eu de chance. // INT: Comment ça s'est passé? /// La troisième fois, c'était toujours pareil, c'était aussi, euh, à côté de ça, il y avait quelque chose aussi qui s'était passé au magasin, qui est en relation avec ce que j'ai vous ai dit tout à l'heure. // INT: Quel magasin? /// Le magasin où je travaillais.

INT: Vous continuiez à travailler pendant tout ce temps?

CBT: Avant, avant. Et nous avons donc contact avec des réfugiés qui venaient demander un secours, puisque ils savaient que nous avions par l'entr-, l'entraide de, de l'*UGIF* (Union générale des israélites de France), nous avons donc, euh, la possibilité de pouvoir les aider. Comme nous, la direction voulait, ça veut dire leur donner des tickets de rationnement, du lait pour les enfants et cetera.

0:28:00

Et ce jour-là il pleuvait abondamment, et cette jeune femme était une Autrichienne, très jeune. Et elle me dit, euh: *Vous savez, je n'ose pas sortir.*

<fin de la cassette 1>

Tape: 002

0:00:00

INT: <début de la phrase incompréhensible> une jeune femme autrichienne.

CBT: Autrichienne, qui venait de demander du secours pour régaler son bébé, donc, euh, nous lui avons donné des tickets de rationnement ainsi que du lait. Mais ce jour-là il pleuvait abondamment, et elle m'a demandé si je pouvais lui prêter un parapluie. Donc, euh, je l'ai faite attendre quelques instants, je lui rapportais mon parapluie, et en fait elle m'a donné son adresse et elle m'a dit: *Comme ça vous pourrez venir le chercher, le reprendre.* Et c'est ainsi que peu de temps après, lorsque j'avais quitté donc le magasin provisoirement parce que nous étions cachées donc à Roquefort-la-Bédoule, Maman m'avait demandé à cette époque-là de redescendre à nouveau, et je lui dis: *C'est très bien, puisque je vais essayer*

0:01:00

de reprendre, de récupérer mon parapluie. Donc j'ai pris le car, je suis descendue sur Marseille et je me suis dirigée vers chez elle, à son appartement. Je suis arrivée au pied de l'immeuble, c'était pour la voir descendre avec son bébé, encadrée de deux agents de la *Gestapo*. Et puis dans ses yeux, elle me, elle voulait me montrer, me faire comprendre qu'elle ne me connaissait pas. Pour ne pas que je sois moi-même ennuyée, parce qu'elle était arrêtée, elle avec son enfant. Et à ce moment-là, à ce moment-là un agent de la *Gestapo* m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit: *Montrez-moi vos papiers.* (--) Là j'ai sen-, j'ai senti que, que tout était perdu pour moi, que ça s'en était fini. Je lui

0:02:00

ai montré ma carte et tout de suite il m'a dirigée vers une voiture et il m'a amenée à la *prison Saint Pierre*. Il y avait à Marseille deux prisons importantes où l'on amenait des personnes. La *prison Saint Pierre*, c'était en fait une prison qui a, par la suite était détruite, et il y avait la *prison des Baumettes* qui existe toujours, et où l'on amenait les, les personnes qui étaient arrêtées. Donc je suis rentrée dans la prison, dans une cellule, où il y avait déjà quelques personnes qui y étaient avant moi. //

INT: Mais quel jour? /// Le 30 novembre 1943. Et lorsque je suis arrivée là, il y avait d'autres personnes, qui étaient comme moi, angoissées, peur de ce qu'il allait pouvoir nous arriver. Et on comprenait en fin qu'on était vraiment prises. La chasse

0:03:00

était ouverte et nous étions du gibier.

INT: Vous étiez que des femmes dans la cellule?

CBT: Dans la cellule nous étions, nous, nous sommes, euh, nous sommes arrivées à être quatre, mais nous étions dans, dans l'angoisse permanente. Nous ne pouvions pas parler au départ, il y avait une, une jeune maman qui avait laissé sa fille, qui, euh, qui faisait des emplettes dans le quartier où elle habitait. // **INT:** Des quoi? /// Pardon? // **INT:** Elle faisait des quoi? /// Des emplettes. Des emplettes, ce sont des commissions, on achète des, on fait des petits achats. Et donc elle avait laissé sa petite fille, elle était désespérée. J'ai essayé de lui donner du courage, moi, qui n'en avait plus. <sourit> Puis deux jours après, alors évidemment ça, c'était le cache au sombre et tout, dans la nuit on entendait chanter, c'étaient des jeunes Gaullistes, et on les voyait, on les voyait le matin partir, ils étaient fusillés immédiatement.

INT: Comment vous

0:04:00

avez su?

CBT: On les entendait chanter, et à travers les cloisons ils nous disaient: *Courage*. Et puis même sur les murs il y avait des inscriptions comme ça: *Courage, il faut tenir*.

INT: Comment vous avez su qu'ils étaient fusillés? /// Nous l'avons su, oui, parce qu'ils étaient partis, ils étaient à côté de notre cellule, et dans la cour on a entendu les, les fusillades. Nous savions. // **INT:** Est-ce que_? /// Et deux jours après donc j'étais appelée par le chef de la Gestapo, qui m'a interrogé sur mon identité, si j'avais, qui n'avait pas trouvé la, la mention, c'est-à-dire ils avaient recherché mon a-, mon adresse, et naturellement nous avions mo-, pas modifié (veut dire: indiqué) notre, notre nouvelle adresse, n'est-ce pas. Donc ils n'ont trouvé personne. Et à ce moment-là il a insisté pour que je donne des adresses, de famille, de parents,

0:05:00

d'amis. Voyant que je ne répondais pas, il m'a brutalement giflée et fait tomber à terre. Mais je n'ai pas répondu à tout ce qu'il me, toutes les questions qu'il me posait.

INT: Est-ce que vous savez, savez à l'époque ou est-ce que vous avez su par la suite qui était ce, euh, cette personne?

CBT: J'ai su que, il y en avait tellement, vous savez, c'était, je pense, Muehler [Rolf Muehler] [NLD] il s'appelait. Voilà. Et ensuite notre, notre séjour en prison n'a pas duré, a duré que quelques jours, et nous sommes partis pour, euh, Drancy, qui était un camp de transit, qui était au nord-est de Paris.

INT: Comment ça s'est passé ce, ce transit?

CBT: Alors ce transit, nous avons, nous sommes arrivés à la gare *Saint Charles*. // **INT:** De Marseille? /// De Marseille. Mais la gare *Saint Charles* est à Marseille même.

0:06:00

Et nous avons pris alors, entourés de SS avec des mitraillettes, nous étions encadrés par eux, et nous avons, nous sommes montés dans des trains de voyageur de 3ème classe donc. Et nous voulions surtout être ensemble avec les personnes que nous avons connu en prison, ce qui est normal. // **INT:** Toujours avec ces mêmes personnes? /// Toujours avec ces mêmes personnes. Mais parmi nous il y avait beaucoup de mamans, beaucoup d'enfants, beaucoup de personnes âgées. Et arrivé à Lyon, nous crevions de soif, et on nous a, j'ai été désignée donc pour aller chercher de l'eau à la gare de Lyon, la gare *Perrache*. Je suis descendue, et là, j'ai hésité beaucoup à m'en aller ou à demander un secours ou à m'évader de ce train de malheur. Mais avant de prendre le train, les Allemands nous avaient avertis que pour une évasion il y aurait 50 fusillés.

0:07:00

Donc j'ai repris ma bouteille d'eau à la main et je suis remontée dans le train. Et là nous avons donc passé toute la nuit et au matin nous sommes arrivés en gare de Drancy. Mais ce n'était plus la même chose. Nous étions entourés de SS, c'était quasiment (4) le, l'angoisse de se trouver entouré d'hommes armés avec leurs chiens. Et là on nous a fait rentrer dans le camp de Drancy, qui était un camp d'internement, mais c'était un camp de transit. Beaucoup arrivaient, beaucoup disparaissaient. Et en fait c'était, si vous voulez, l'antichambre de la chambre à gaz, parce que de là on partait tous, sans exception, vers les camps de la mort en Haute-Silésie.

0:08:00

INT: Est-ce que vous pouvez simplement parler un tout petit peu de Drancy? Qu'est-ce que vous avez vu en arrivant?

CBT: En arrivant, oui, j'ai vu beaucoup de personnes qui étaient là. Vous savez, qu'à Drancy on ne travaillait pas. On se groupait entre nous, et beaucoup parmi nous avaient l'espoir. Avaient l'espoir qu'on irait travailler dans des camps et qu'on reviendrait, on reviendrait en France. Mais on se disait aussi: *Il y a beaucoup d'enfants, il y a des milliers d'enfants, ils ne feront pas de mal aux enfants, c'est impossible. Donc ils vont, ils vont nous amener dans des camps de travail.* Et il en faut pas plus pour que l'espoir renaisse. Oui.

INT: Comment vous étiez traitée par les Allemands à_?

CBT: Ben, à Drancy, vous savez, c'était, c'était plutôt dirigé, disons, par, euh, les Français finalement. // **INT:** Et_? /// Les Allemands donnaient des ordres.

0:09:00

INT: Simplement, euh, de votre arrestation jusqu'à Drancy, c'étaient que des Allemands? Ou il y avait des Français aussi?

CBT: Des Français, il y avait une police allemande bien sûr, il y avait des SS qui entouraient le camp, mais en fait c'était une police française aussi. // **INT:** À Drancy,

mais avant Drancy, est-ce que c'étaient des Français ou des Allemands qui vous ont_? /// Euh, c'est-à-dire nous étions en section allemande, section allemande.

INT: À Drancy vous avez (vous vous êtes) trouvée sur (sous) la garde, euh, de la police française?

CBT: Si, il y avait la police française également, oui. Et là, le, le grand départ est arrivé, dix jours après mon internement.

INT: Comment ça s'est passé? Comment vous avez su?

CBT: Ah, nous n'a-, nous ne savions pas. Puisque je vous disais qu'on est, on avait l'espoir jusqu'au bout. On ne voulait pas accepter le, accepter, disons, l'impossible, le, le jamais revenir. C'était en dehors de

0:10:00

nos pensées. Mais nous étions groupés par quai, et là le, la situation changeait du jour au lendemain. Nous étions par quai dans des wagons à bestiaux, et nous étions frappés, frappés à coups de crosse pour monter plus vite. Et je me souviens d'un Monsieur que je connaissais, qui n'était pas, qui avait perdu ses lunettes, qui ne voyait pratiquement pas, qui a été battu. Et ce voyage était vraiment un voyage d'horreur. Il a duré trois jours et trois nuits, et nous n'avions pas de place pour s'asseoir. Nous étions obligés d'être debout les uns contre les autres. Il n'y avait pas d'air, on nous avait donné aucune nourriture au départ de Drancy. Il y avait simplement une petite lucarne au fond du wagon pour respirer, ce qui

0:11:00

était impossible. Et c'est là où il y avait vraiment des, un humanisme parmi ceux qui étaient avec nous, que je n'oublierai jamais. Il y avait deux frères, dont les sœurs étaient à Marseille encore, les quatre sœurs. C'étaient donc les deux frères qui ont fait le voyage avec moi dans le même wagon à bestiaux et qui ont été admirables, de, de chaleur en vers les personnes âgées, pour les aider d'une couverture, pour les aider à franchir la lucarne pour pouvoir respirer, se frayer un passage. Mais c'était vraiment un voyage hallucinant, c'était un voyage d'horreur. Tout à fait. // **INT:** Est-ce que vous aimeriez donner les noms, est-ce que vous avez connu les noms de ces deux frères? /// Bien sûr. Edmond [NLDT] et Léon Lachkar (d'oreille) qui sont les frères des,

0:12:00

des quatre sœurs à Marseille, qui sont venus à Auschwitz en mai 44 [1944].

INT: Donc vous, comment vous, vous avez vécu ce, ce voyage? Est-ce que vous étiez toujours avec ces personnes avec qui vous étiez en prison?

CBT: Mais non, c'est-à-dire en voy-, en voyage à bestiaux, dans le wagon à bestiaux, euh, nous étions tout à fait (---) mélangés. On ne savait plus où on était, on ne pouvait pas s'asseoir, on a fait ce voyage debout, avec une peur constante en nous. On avait très soif, on mourait de faim. Et on se demandait: *Mais quand, quand arriverons-nous à destination?* // **INT:** Est-ce que les gens parlaient entre-eux? ///

Personne, les gens criaient, les enfants surtout. Les enfants, vous savez, c'est un souvenir qui me

0:13:00

restera toute la vie. On entendait ces enfants pleurer, crier, et ça, ça perturbait bien sûr le wagon. Et on n'arrivait pas à avoir un voyage normal. C'était plus, c'était déjà, ça faisait partie déjà d'un monde irréel, tout à fait. Et au bout de ces trois jours et trois nuits, nous sommes arrivés à Auschwitz, et là tout le monde devait descendre avec des cris hostiles: *Raus!*, c'est-à-dire *schnell* (sortez!), très vite. *Descendez!* Et les personnes qui étaient très épuisées pendant ce voyage n'arrivaient pas à descendre. On les forçait à un dernier sursaut, tout le monde devait être en bas dehors, en bas des wagons. Même les personnes qui étaient mortes pendant le voyage. // INT: Est-ce qu'il y avait des morts || dans les wagons? /// Il y avait des morts ||| pendant le ba-, pendant le voyage, oui.

INT: Dans votre wagon?

0:14:00

CBT: Dans notre wagon, oui, il y avait des morts.

INT: Est-ce que c'était jour ou nuit quand vous êtes arrivés?

CBT: Nous sommes arrivés, euh, en plein, <secoue la tête> le lever du jour certainement, à l'aube.

INT: À l'époque vous ne savez pas || ce qui, ce que c'était Auschwitz?

CBT: Nous ne savions ||| rien, rien de ce monde fermé. Vous savez, euh, je garde l'impression d'être arrivée dans un monde, un autre monde. J'avais l'impression aussi d'être dans l'au-delà. C'est une plaine immense, pleine de neige, il n'y avait pas une herbe, il n'y avait pas un oiseau, il y avait rien. Rien que des clameurs, des cris, des hurlements, des aboiements de chien. Des SS qui hurlaient sans arrêt, qui nous frappaient, qui nous battaient pour nous mettre en rang. Et alors là est arrivé la grande sélection.

0:15:00

C'est la sélection de l'arrivée, c'est-à-dire c'est la mort massive et expéditive. Mais nous ne savions rien, tout à fait. On nous a mis en rang de deux devant un officier SS. Et juste à ce moment-là j'ai retrouvé mon amie Victoria, que j'ai connue en cellule et qui était, qui avait retrouvé son petit garçon, qui était aux *Baumettes*, [prison des *Baumettes* Marseille] dont elle me parlait tout le temps.

INT: Attendez, Victoria, c'était une des femmes, qui, une des quatre personnes (avec lesquelles) vous étiez dans cette cellule? // CTB: Exactement. /// D'accord. Et ce petit garçon, vous n'avez_?

CBT: Était aux *Baumettes*, oui, il était aux *Baumettes* avec les grands-parents, mais on ne le savait pas. Donc elle (Victoria), elle les a vus au départ de la gare *Saint Charles* lorsque les gens sont arrivés des *Baumettes*. Et donc ce petit garçon est

resté avec nous, dans le wagon. Et à l'arrivée à Auschwitz, j'ai pensé que d'être avec elle, ça serait bien,

0:16:00

je pensais toujours que les familles peut-être seraient mieux, mieux considérées. Et j'ai donc pris le, le petit garçon dans mes bras lorsque nous étions devant l'officier SS. Et à ce moment-là, cet instant-là, instinctivement elle m'a dit, Victoria m'a dit: *Écoute, je préfère le garder*. Et là les fils de notre destin se sont exécutés. Elle est partie vers la gauche. La gauche, c'était un temps limité pour la vie, le temps de vous donner une serviette, une savonnette et vous partiez dans les chambres à gaz. La droite, dont j'ai fait partie, c'était, disons, un sursis, un sursis de vie. Mais la mort toujours a nous guettés, jour et nuit.

INT: Alors, à

0:17:00

cet instant vous ne savez pas ce qui va se passer. // **CBT:** Absolument pas. /// Comment vous avez vécu ce moment de séparation et la suite?

CBT: Ce moment de séparation d'abord a été très dur parce que il y avait beaucoup de, de personnes séparées. Des enfants, des femmes, des vieillards, qui, qui cherchaient après leur fille, et leur fille était dans le groupe de droite. Donc c'étaient des hurlements, des cris, et tout ce monde est parti vers la gauche. La gauche, c'était la mort, la mort immédiate. Et pour nous, nous rentrions dans le camp d'Auschwitz.

INT: Vous dites nous, est-ce que vous étiez, étiez avec quelqu'un à ce moment?

CBT: C'est-à-dire que sur un convoi de 1000 personnes qui avaient quitté Drancy, donc je parle de mon convoi, la majorité partait au gaz, la majorité. On ne gardait,

0:18:00

si vous voulez, qu'une petite partie parmi les plus jeunes, qui allaient servir de main d'oeuvre à la machine de guerre allemande, et que par les privations, par la faim, par les coups, par les traitements inhumains, au fur et à mesure ces personnes mouraient.

INT: Mais, euh, en fait ma question n'était pas très, très claire. Est-ce que à ce moment-là de séparation de Victoria, vous êtes allée à droite, // **CBT:** Oui. /// est-ce que vous étiez, parmi des gens que vous connaissez, est-ce que vous étiez avec quelqu'un que vous connaissiez ou || (incompréhensible) ?

CBT: Non, non, ||| nous étions, nous étions de toute façon méconnaissables par ce voyage en wagon, nous étions plus nous-mêmes, nous, nous marchions comme des automates. Et je me souviens que j'ai perdu ma chaussure en marchant pour aller vers le camp et un SS m'a rattrapée et j'ai reçu à ce moment-là un coup de crosse. Mais, euh, des bras m'ont secourue, m'ont aider à me relever

0:19:00

et j'ai continué la marche vers le camp d'Auschwitz, qui était pas très loin.

INT: Et alors, qu'est-ce qui s'est passé quand vous êtes rentrée dans ce camp?

CBT: Dans ce camp nous avons été dirigées vers un bloc immense, une très grande salle. Et là on nous a fait attendre, une attente qui a duré des heures, des heures. Et puis une SS est venu, nous a dit, qu'il fallait absolument, il y avait sur une table, une très grande table, il y avait un très grand panier, et qu'il fallait se défaire absolument de tout ce que nous possédions. C'est-à-dire nos montres, nos colliers, notre argent, nous devons tout mettre dans ce panier. Ensuite une autre SS est arrivé et elle nous a demandé de nous déshabiller complètement, nu. Et oui, arrivé à Auschwitz il fallait perdre ses pudeurs d'une vie civilisée,

0:20:00

d'une vie normale. Parce qu'il n'y avait plus loi, ni morale, il n'y avait plus rien. Nous n'étions plus rien. À ce moment-là ça était la tonte. On nous a rasées toutes complètement, le corps et les cheveux. // **INT:** Qui vous a rasées? /// Des SS, // **INT:** SS. /// femmes, qui étaient des monstres, qui avaient le droit de vie et de mort sur nous. Et ensuite ça était le numéro matricule sur notre bras <leve le bras gauche et montre le numéro tatoué>

INT: C'était aussi, <zoom sur le bras gauche et le numéro, 11 sec.> qui vous a amené la, la matricule?

CBT: La SS toujours, oui, on les appelait les *Aufseherinnen* en allemand, ce qui voulait dire les gardiennes SS. // **INT:** Est-ce que vous compreniez all-, l'allemand? /// Quelques mots, les mots qu'il fallait comprendre. Mais c'était un très grave handicap de ne pas parler les langues.

INT: Alors, donc c'était arrivé,

0:21:00

est, est-ce que vous parliez avec les gens autour de vous?

CBT: Non. C'est-à-dire lorsqu'on nous a tondues et que j'ai vu mes camarades <baisse le bras gauche> // **INT:** <au KAM> Attends, allez-y. /// Oui, j'ai vu mes camarades ton-, qui étaient toutes, euh, rasées, donc c'était la tonte, hein, là, bon ben, je ne sais pas, c'était un rire nerveux que m'a pris, parce que je voyais des personnes tout à fait différentes, et je me disais: *Mais c'est l'humiliation complète, nous sommes plus des personnes, nous sommes moins que des bêtes.*

INT: Est-ce que vous vous retrouviez là entre Françaises?

CBT: Non, pas encore, nous étions mélangées là. Il y avait des Polonaises, c'est, vous savez, c'est toute l'Europe qui est passée par Auschwitz, il faut bien comprendre <hoche la tête>.

INT: Et comment ça s'est passé, après || cette tonte_?

CBT: Ensuite, ensuite ||| alors on nous a dirigées, c'était la nuit noire, on nous a

0:22:00

dirigées vers le bloc de la quarantaine. Le bloc de la quarantaine à Auschwitz, c'est un bloc où on vous garde pendant 40 jours dans des conditions très pénibles, c'est-à-dire que là il n'y a pas de travail, vous n'êtes pas dirigé vers un commando. Vous êtes ic-, vous êtes dans ce bloc de quarantaine, et vous vous levez du bloc que pour les appels. L'appel, c'est, c'est quelque chose d'effrayant, puis vous devez y rester immobile pendant des heures, dans le froid, dans la neige, immobile devant les SS qui vous comptent et vous recomptent. Cet appel est l'extermination totale pour les déportés, et ça se répète plusieurs fois par jour. Mais dans le bloc de quarantaine nous devons rester agroupies parce que nous sommes dans des cages, des *Koja* (d'oreille) (probablement *Kojen*) qu' on l'appelait là-bas, ce sont des cages, où il y a sept et huit

0:23:00

personnes qui sont dans ces cages, mais qui ne peuvent pas s'allonger, qui ne peuvent pas, qui sont obligées d'être agroupies, recroquevillé, en tête-bêche, les unes sur les autres. Et nous devons rester comme ça, à part des appels dont j'ai vous ai parlé, 40 jours.

INT: Il y avait à peu près combien de personnes dans ce bloc de quarantaine?

CBT: La bloc, le bloc de quarantaine, euh, bon, c'est un bloc, normalement les blocs pouvaient recevoir 300 personnes, il était fait pour ça, et ils ont reçu plus de 1000. Alors c'était vraiment quelque chose d'effrayant dans ces blocs. Parce que nous étions mélangées avec des personnes de toutes nationalités, de toutes cultures, et c'était vraiment une, euh, une cacophonie incroyable. Nous n'arrivions pas à nous entendre. Et ça, ça s'ajoutait à notre angoisse. Mais nous avons eu la chance dans ce bloc de

0:24:00

quarantaine de recevoir des filles qui déjà avaient été avant nous, qu'y déjà travaillaient dans un commando, qui étaient des anciennes, et qui venaient par solidarité, nous donner un peu de courage. (Elles) nous, nous obligeaient à ne pas boire, parce que l'eau était polluée, l'eau nous donnait le typhus. Et les gens mouraient de la dysenterie également, il y avait des maladies qui étaient mortelles. Donc elles nous avertissaient, elles nous disaient: *Il faut tenir, il faut passer la quarantaine, il faut manger votre pain. Il ne faut pas rester prostré comme vous êtes. Il faut vivre, il faut avoir l'espoir.* Et je me souviens d'une fille formidable que je vois de temps à autre à Paris, qui s'appelait Fanny, qui était une ancienne. Elle était venue au camp le

0:25:00

le 23 juin 1944, 43 [1943]. Et elle venait, elle de son *Lager B*, parce que il y avait deux *Lager* importants dans le camp. Il y avait le *Lager A*, qui recevait donc les nouvelles arrivées, et il y avait le *Lager B* qui était un L-, un, un bloc de travailleuses, n'est-ce pas. Il ne faut pas oublier que même à l'intérieur du camp nous étions en proie à des sélections pour la chambre à gaz. Dès que le corps s'affaiblissait, qu'il n'y avait plus de chair et par ces mauvais traitements physiques que nous subissions

et par les coups que nous recevions, cet acharnement de nous détruire faisait que beaucoup parmi nous d'abord ne supportaient plus et allaient directement ou volontairement se jeter contre les fils barbelés et électrifiés.

INT: Déjà pendant la quarantaine?

0:26:00

CBT: Déjà pendant la quarantaine.

INT: Et ces filles qui venaient, cette femme, Fanny et les autres, est-ce qu'elles avaient le droit de venir?

CBT: Non. D'un, d'un, on n'avait pas le droit de circuler dans le camps, ni dans d'un Lager à un autre. Mais elles le faisaient quand même, c'était une espèce de résistance, une résistance organisée, une résistance à la mort, si vous voulez. // **INT:** Est-ce que_? /// Parce que la mort faisait partie de notre vie journallement. Nous étions en butte avec elle, on côtoyait la mort à chaque instant de notre vie.

INT: Et vous étiez des quelles nationalités, ces femmes qui venaient?

CBT: Fanny, oh, il y en avait un peu de par tout, il y avait des Belges, qui étaient formidables, il y avait des Parisiennes, qui étaient formidables également, et cette Fanny dont je vous parle, c'était vraiment la Parisienne. Si un jour vous allez à Paris, je vous la présenterai. <sourit>

INT: Est-ce qu'il y avait des femmes de d'autres nationalités qui venaient, veut dire des Polonaises ou || (incompréhensible)?

0:27:00

CBT: Oui, oui, bien sûr, ||| qui s'adressaient à des personnes qui étaient de leur, de leur pays, de leur culture. Parce que l'handicap majeur, c'était qu'on ne se comprenait pas avec d'autres personnes. Il y en avait une seule idée, c'est de, de retrouver celles qui étaient de notre pays, avec qui nous pouvions parler.

INT: Est-ce que vous avez, vous retrouviez des gens de, de nationalité française dans ce bloc de quarantaine?

CBT: C'est-à-dire celles que moi j'ai connues en prison, oui. Il y avait Estelle (d'oreille) [Estelle Aliciguzel], il y avait Esther (d'oreille) dont j'ai vous parlé tout à l'heure, qui était une belle-sœur à un des deux frères qui étaient avec moi dans le wagon. // **INT:** Attendez, c'était une des filles Lachkar (d'oreille)? /// Non, une belle-sœur Lachkar. // **INT:** D'accord. Vous (la) connaissiez avant? /// Non. Non, non. J'ai fait sa connaissance à la *prison Saint Pierre*.

INT: D'accord. Et cette autre, vous avez parlé d'Esther et d'Estelle, vous voulez

0:28:00

donner son nom de famille, ou est-ce que vous le connaissiez?

CBT: Non, celle, celle-ci oui, je peux vous dire puisque c'était la belle-sœur, donc elle se nommait Lachkar, mais la Estelle, non.

<fin de la cassette 2>

Tape: 003

0:00:00

INT: <l'enregistrement commence au milieu de la phrase> personnes avec qui vous étiez dans la quarantaine. // **CBT:** Oui. /// Est-ce qu'il y avait d'autres personnes?

CBT: La quarantaine donc s'est terminée et nous sommes dirigées vers le *Lager B*, dans un bloc qui sera le bloc de l'Union.

INT: Vous étiez, euh, sur ce groupe avec qui vous étiez arrivées, vous étiez à peu près combien sortir pour aller? Est-ce que || vous vous souvenez?

CBT: Et mais alors ||| atten-, attendez, pardon, est-ce que c'est en marche là? // **INT:** Mm. /// Ah, c'est dommage. Vous ne pouvez pas annuler là? // **NN:** Non, non, on est, (incompréhensible) rajouter, ou_? /// Non, || rajouter, non. <rit>

INT: C'est pas grave, ||| c'est pas grave.

CBT: C'est avant le bloc de l'Union qu'il m'est arrivé, j'ai échappé à une sélection. // **INT:** Parlons-en maintenant, mm. /// Alors vous savez que les sélections se faisaient journellement et par surprise. On

0:01:00

nous obligeait à sauter très vite de nos *koja* (d'oreille) (probablement Koje), battues, rien ne se faisait là-bas sans les coups, sans les cris, sans les coups de cravache. Et on nous faisait sortir donc à l'extérieur, celles qui ne voulaient pas sortir étaient assommées, soit par les chiens, soit par les SS et les kapos, qui étaient de femmes de droit commun. Lorsque nous sommes sorties donc, nous sommes dirigées vers le *Revier*, c'était donc, euh, une sélection par le Docteur Mengele [Josef Mengele]. // **INT:** Simplement j'aimerais bien préciser qu'est-ce que c'était le *Revier*? /// Le *Revier* est une infirmerie, mais là le *Revier*, l'infirmerie ne s'applique pas du tout au mot infirmerie, parce qu'il n'y avait aucun médicament, le seul remède, c'était la chambre à gaz. Donc nous sommes là toutes rassemblées pour passer en sélection

0:02:00

devant le Docteur Mengele [Josef Mengele] au *Revier*. // **INT:** Comment c'est, <bruit de froissement, 4 sec., INT parle très bas> (incompréhensible) /// Bien, c'était donc, euh, avant le mois de février 43 [1943], parce que c'est là où je suis partie à l'Union [Weichsel-Metall-Union]. // **INT:** 44 [1944]? /// 44 [1944], pardon.

INT: Et comment vous avez su que c'est Docteur Mengele?

CBT: Nous savions que c'est lui, tout le monde en parlait là-bas. C'était un monstre à face d'homme. <bruit de circulation, 4 sec.> Il a envoyé, expédié à la chambre à gaz des milliers, des milliers de gens, et en plus il faisait des expériences médicales sur les femmes et les hommes, qui les stérilisait, qui leur faisait subir des piqûres au phénol et qui faisait des expériences sur les jumeaux.

INT: Donc quand ça s'est passé cette sélection, vous étiez ramassées devant le Revier, devant la, le Docteur Mengele?

CBT: Mengele, c'est-à-dire, oui, d'abord c'est une infirmière, c'était un, une sélection, on nous a distribué un thermomètre pour savoir la température que nous avions.

0:03:00

INT: Tout le monde avait un thermomètre?

CBT: Euh, on nous faisait passer, oui. C'était une doctoresse qui était là, et, et mes compagnes, elles m'ont demandé: *Est-ce que tu as baissé ton thermomètre, est-ce que tu as vu si on t'a pris ton numéro?* Alors là j'ai réalisé que oui, on m'avait pris mon numéro. Je me suis un peu affolée et j'ai été voir donc la doctoresse, oubliant donc le lieu où je me trouvais. J'ai pensé j'étais dans un pays encore civilisé. Et je n'ai pas réalisé qu'elle ne pouvait, ne pas me le comprendre. Et je lui dis, euh: *Je ne veux pas mourir, je suis jeune encore.*

INT: Est-ce que vous vous rendez, vous rendiez compte à ce moment-là, ce que d'être sélectionné, c'était la || mort? // **CBT:** C'était, c'était la mort. /// Vous le ||| savez, le saviez?

CBT: Les, les anciennes ||| nous l'avaient dit, oui. Et alors là elle était étonnée de, de, de mes paroles et à un moment donné elle m'a bousculée et elle a gardé quand même mon numéro. // **INT:** La doctoresse? /// La doctoresse.

0:04:00

C'est à ce moment-là que j'ai eu quand même un peu de chance, puisque au lieu de nous prendre directement de là, comme ça se faisait auparavant, on nous a demandé, de là d'aller au four crématoire, on nous a demandé d'aller dans les blocs et qu'on viendrait nous chercher dans les blocs. Donc arrivé au bloc, la *blockova* appelait les numéros, n'est-ce pas, // **INT:** Vous, vous pouvez préciser qu'est-ce que c'était une *blockova*? /// La *blockova*, c'était une chef de bloc qui était choisie parmi des droits communs, des femmes qui avaient été, qui avaient fait de la prison et qui étaient là pour nous, pour nous battre, pour nous faire mener une vie de terreur. C'étaient pas de femmes, c'étaient des, des êtres à part, des êtr-, des monstres.

INT: Excusez-moi, vous avez dit que les *blockova* devaient_?

CBT: Elle, la *blockova* justement, elle prenait les, les noms, les, elle

0:05:00

appelait les numéros plutôt, et ces fem-, et ces filles se mettaient dans un groupe à part pour attendre les camions, qui devaient les diriger vers la chambre à gaz. Et à

ce moment-là une d'elles m'a dit: *Tu sais Mimi, il va y avoir la distribution de pain, on n'en a plus besoin maintenant, on n'en aura plus besoin, on va les donner aux Françaises.* // INT: Qui vous a dit ça? /// Une des, des personnes qui partaient à la chambre à gaz. Alors à ce moment-là j'ai réalisé, je ne sais pas si c'est un acte de courage de ma part, c'est plutôt peut-être de l'inconscience. Alors là je suis sortie du bloc, ne me rendant même pas compte que je pouvais être lynchée, soit par les chiens, qui étaient dressés contre nous, soit même par les SS. Et j'ai traversé l'allée, je suis allée direc-, directement au *Revier*. Alors que sachant que le *Revier*, c'était un, une

0:06:00

anti-chambre, si vous voulez. Mais je n'ai pas réalisé du tout. Ce que je savais une chose, c'est je voulais pas mourir. Donc je me suis jetée sur une paillasse. // INT: Dans le *Revier*? /// Dans le *Revier*, sur une paillasse qui était libre à ce moment-là. Vous savez, c'était une léproserie, le *Revier*. Les morts et le vivants vivaient ensemble, étaient ensemble, se côtoyaient. Je me suis donc jetée sur cette paillasse, et une Polonaise, à qui cette paillasse appartenait bien sûr et qui était absente, est arrivée, m'a injurié, de tous les mots en polonais, moi, je ne comprenais rien. Et finalement elle a compris, elle m'a dit: *Du französisch?* J'ai dit: *Ja*. Alors elle est allée chercher une Française qui était, si vous voulez, une infirmière, mais en fait elle ne servait à rien. Elle est arrivée, elle m'a regardée

0:07:00

et elle m'a dit: *Toi, tu as échappé à la sélection, hein?* J'ai dit: *Oui*. Elle m'a dit: *Écoute, tu serais ma sœur, tu serais ma mère, je ne peux rien faire pour toi. La seule chose, je ne sais pas. Tu es là, mais moi, je ne sais rien. C'est tout ce que je peux faire pour toi.* Puis elle est partie. Et un moment après, parce que les, il faut vous dire que les SS (---) ne se, ne s'approchaient jamais d'un bloc où il y avait des contagieuses. Vous savez qu'à Auschwitz la diphtérie, ça courait, ça marchait très vite. Elle a eu cette idée donc au départ, mais une chose que je veux dire avant, qui est très importante, c'est que je n'ai jamais su, d'après les survivantes que j'ai vues après par la suite, comment on n'a pas retrouvé mon numéro. Parce que, vous savez, à Auschwitz un numéro, on

0:08:00

doit le retrouver, même si cette personne est morte. À l'appel c'est la même chose, les morts et les vivants doivent être comptés et recomptés. C'est une comptabilité scrupuleuse. Et je n'ai jamais su comment on n'a pas retrouvé mon numéro. Ça, c'est un mystère. Autre mystère, autre chance aussi que j'ai eu, et je pense que ça fait partie peut-être du miracle, qui sait <sourit>, elle vient vers moi, elle me dit: *Tu sais, je sais où je vais te mettre.* // INT: L'infirmière? /// <hoche la tête> Elle m'amène, tenez-vous bien, au bloc, euh, dans un, dans une salle, où les filles qui étaient là, avaient perdu la raison. (4) Et je me trouve là, avec ces filles, vous savez, l'image est dure à transmettre,

0:09:00

c'est incommunicable. C'est des images tellement horribles. Elles étaient venues saines, équilibrées, et de vivre dans cet horiz-, dans cette, ce monde de folie, où la logique des valeurs humaines, la raison, les lois n'existaient plus, elles essayaient_. Une (essayait), de faire, euh, de mettre debout une fille qui était déjà morte. Enfin, des images atroces que j'ai vues là. Et puis j'ai essayé de me recroqueviller sur moi-même et d'essayer de dormir, d'oublier cette puanteur. Le lendemain matin elle vient

vers moi, l'infirmière toujours, et elle me dit: *Tu sais, t'as peut-être une chance, on va venir chercher des travailleuses pour l'usine.*

0:10:00

L'Union. On l'appelait l'Union [Weichsel-Metall-Union]. C'est une usine de guerre qui fabriquait des amorces pour les obus et qui était, nous, nous étions à cette époque-là à Birkenau, et qui était à trois kilomètres de Birkenau, c'est à Auschwitz même. Birkenau était l'annexe d'Auschwitz (une partie du camp d'Auschwitz), c'est là où il y avait cinq fours crématoires. Et elle me dit: *Tu sais ce qui m'ennuie, c'est que tu es petite, tu es pas grande. Bon, ben, on verra bien.* Parce que chaque, euh, si vous voulez, lorsque on devait chercher des travailleuses, parmi celles qui pouvaient le faire, c'était quand même une sélection. Tout était fait pour prendre les plus faibles et les envoyer à la chambre à gaz. C'était constamment ce but, même si le premier jour on avait eu cette chance inespérée de rentrer (dans le camp). Donc me voilà au milieu des Russes, des Polonaises, des filles très grandes, robustes, qui avaient

0:11:00

échappé donc, si vous voulez, à la vie et à la mort du *Revier* et qui étaient là, voyant arriver le directeur de l'usine, qui était un civil, et le commandant du camp. Je ne sais pas si je me trompe, il me semble bien que c'est le commandant Kramer [Josef Kramer] qui était à l'époque le commandant du camp d'Auschwitz. Et d'un coup de <geste de montrer du doigt>, de doigt par exemple, il vous envoyait à droite, c'est toujours pareil, ou à gauche. // INT: Le commandant? /// Le commandant. Et le civil aussi donnait son assentiment. Il disait non ou oui, *ja*, non. Quand mon tour est arrivé, ils m'ont tout de suite envoyée dans le groupe qui partait à la chambre à gaz. À cet instant, à la seconde, parce que la, la, l'infirmière était donc, était

0:12:00

dans la situation de, de noter les numéros qui partaient au travail, n'est-ce pas, qui étaient recrutés pour le travail. Et donc elle m'a tirée de l'autre côté, elle m'a envoyée dans le groupe de celles qui devaient aller travailler et elle a marqué mon numéro. Et donc elle m'a sauvé encore à nouveau la vie. C'est pour ça que d'être revenu de ce camp de la mort, c'est, c'est plusieurs faits, plusieurs circonstances qui sont dûs soit à un miracle, soit à une chance. On ne sait pas nous-mêmes.

INT: Est-ce que vous avez connu le nom de cette infirmière?

CBT: Non, mais j'ai une reconnaissance sans, sans limite à, en elle. Et je le dis aussi dans mon livre (Un relais d'étoiles). <rit>

INT: Alors vous, vous êtes partie avec le groupe qui allait travailler à l'Union [Weichsel-Metall-Union]? // CBT: Exact. /// Est-ce que vous voulez expliquer comment ça s'est passé et qu'est-ce que_?

CBT: C'est-à-dire, c'est-à-dire je suis re-, je rentre d'abord dans le bloc, dans un bloc de l'Union,

0:13:00

où il y a_. // INT: C'était dans un autre camp, dans un autre_? /// Non, c'est le *Lager B*, le *Lager* des travailleuses. // INT: D'accord. /// Et je retrouve là des filles, des filles

de, que j'avais connues donc au bloc de quarantaine, des Françaises. Donc il y a Ida (d'oreille), il y a Hélène (d'oreille), il y a plusieurs filles qui étaient avec moi.

INT: Est-ce qu'il y a des femmes où vous connaissiez le nom de famille, que vous savez_?

CBT: Non, les noms de famille je connais pas. Oui, je connais le nom de famille, de leur époux de maintenant. Je peux le donner ça? // **INT:** Absolument. || Si vous vous souvenez. /// Ah bon. |||| Ida, Ida, attendez, pardon. Euh, une qui s'appelle Rosette (d'oreille), mais on l'a toujours appelée Marcelle, Kotler (d'oreille), une autre qui s'appelle Fanny Ségal, celle qui venait nous remonter tant le morale, euh, il n'y en avait pas mal. Il y avait Hélène de Belgique, Hélène Weissberg [NLDT] qui est décédée maintenant,

0:14:00

plusieurs de ses compagnes. Mais, vous savez, que le travail à l'Union [Weichsel-Metall-Union], bien sûr nous étions pas_, il faut vous dire qu'il y avait des commandos très durs à Auschwitz. Il y avait le *Außenkommando*, ces pauvres filles hagardes qui n'avaient plus rien d'humain, qui partaient avec une pelle sur leurs épaules, qui allaient creuser, qui allaient porter les briques. Et c'était vraiment absurde parce qu'elles faisaient ces trajets de plusieurs kilomètres, et une fois qu'elles rapportaient, qui était au-dessus de leurs forces, qui rapportaient ces briques, c'était pour les, les remettre en place et ceci se passait pendant douze heures. // **INT:** Mais votre_? /// Nous, nous avons, nous avons donc cette chance peut-être de ne pas être à l'extérieur. Mais il faut vous dire que l'Union, à l'usine, c'était quand même douze heures de travail très pénible et nous avons deux Kapos, c'étaient des

0:15:00

monstres. Nous avons Maria La Rousse (d'oreille) [Maria Mandl?] qui nous cravachait à longueur de temps et je l'avais comparée à une dompteuse de fauves. Elle tournait autour de nous constamment, n'avions pas le droit de parler. Et pour la distribution de soupe, ils recevaient les bidons de soupe qui refroidissaient à l'extérieur, elle nous obligeait à aller prendre notre soupe et courir à genoux. Nous lever, nous remettre à genoux, nous lever, nous remettre à genoux, jusqu'à l'extérieur de l'usine, pour reprendre, pour prendre notre soupe qui était, notre gamelle, parce que le seul matériel que nous avons, c'était une gamelle attachée à une ficelle. Nous n'avions ni serviette, ni savonnette, ni brosse à dents, nous ne pourrions, ne possédions rien.

INT: Et c'était, cette, euh, usine, ça appartenait à quelle compagnie?

0:16:00

CBT: Ça, c'était une usine, si vous voulez, euh, qui était une usine, donc de, d'industriels allemands, qui était en, en coopération donc avec la direction du camp. // **INT:** Lequel? /// Je pense *IG Farben* [I.G. Farbenindustrie A.G. Werk Auschwitz], *Unionwerk*, ça s'appelait *Unionwerk* [Weichsel-Metall-Union], l'usine, qui faisait des amorces pour les obus.

INT: Est-ce que vous pouvez décrire, décrire une journée, euh, comment vous allez à l'usine, qu'est-ce que ça, comment ça s'est passé?

CBT: Oui, oui, bien sûr. Lorsque nous quitions le bloc, avant de partir à l'usine, c'était l'appel rituel. Nous devions être immobile, dans le froid, dans la neige, debout, toujours immobile, pendant des heures, avant de prendre le chemin de l'usine. Donc après cet appel nous quitions l'usine (le bloc) et il nous fallait faire trois kilomètres toujours à pied pour rejoindre

0:17:00

l'usine d'Auschwitz. Lorsque nous ren-, rentrions en l'usine, d'abord nous n'avions pas le droit de parler, c'était l'angoisse, c'était un travail très pénible aussi, qui durait douze heures. // **INT:** Qu'est-ce que vous faisiez là-bas? /// Alors pour ma part, au départ, lor-, le premier jour je suis arrivée à l'usine, lorsque le directeur m'a vue, il a mis les mains sur la tête, il a dit: *Kinder. Kinder* en allemand, c'est une enfant. Les enfants n'ont pas le droit d'être dans le camp. Et il y avait à côté de lui un *Obermeister* qui était un civil, qui travaillait dans l'usine. Et qui me dit à moi: *Franzo-, französisch?* J'ai dit: *Ja*. Il me dit: *Paris, Paris*. Bon. J'ai dit: *Ja, ja, Paris*. Là il me dit: *Komm hier*. Alors donc l'autre ne voulait pas,

0:18:00

puisqu'il a dit: *Kinder*. Et lui, il me dit: *Komm hier*. Il me dit d'a-, d'avancer. Et m'amène à une table de contrôle où les plus jeunes sont rassemblées là, et c'est un travail très minutieux. Ce sont des vices, des pistons que l'on doit, euh, joindre ensemble, et ce travail monotone donc dure douze heures. // **INT:** Est-ce que l'usine était chauffée? /// Pas tellement, non, non. Ce qui avait de mauvais à l'usine, c'est qu'il y avait une chambre de torture. Il m'est arrivé à moi d'y aller dans des circonstances très pénibles. C'est-à-dire que le matin, avant de partir à l'usine et avant l'appel, nous devions passer au *Waschraum*. Le *Waschraum* <prononce Washroom>, en, en allemand c'est *Waschraum*, en fait c'est le, un genre sanitaire, si vous voulez. C'était un robinet qui servait à tout le monde, ou alors une pomme de douche, nous étions huit à dix dessous. Et nous, nous, nous récupérions que quelques gouttes sur nous,

0:19:00

sur le visage et c'est_, on n'avait pas ni serviette ni savon, comme je vous ai dit tout à l'heure. C'était la folie. Mais il fallait vite se dépêcher pour rejoindre le commando devant le portail du camp, parce que là aussi il y avait un orchestre pour les, les commandos de travail. À part l'orchestre qui jouait pour ceux qui portaient au gaz. Il y avait un commandant, un commando d'orchestre, oui. Je vous dis, mon livre. <rit> Bon, et alors, moi, à ce moment-là, dans la bousculade, vous savez, où nous étions, je me suis aperçue, j'étais désarmée, je ne retrouvais plus mon ballot de linge. C'est-à-dire ma robe rayée et ce qu'il fallait pour partir au travail, au, à mon commando, ni mes sabots. Tout m'avait été enlevé. Et je me retrouve toute nue à Birkenau, affolée, parce que les

0:20:00

coups de sifflet commençaient à se faire entendre. Alors je retourne au bloc, j'étais toujours handicapée comme beaucoup des Françaises pour m'exprimer en allemand. Je demande à la *blockova: Organisier. Organisier*, c'était, on m'a volé, on m'a pris (tout). Je faisais comprendre, j'étais toute nue. Alors elle a compris, elle est allée à l'organisation, ils appelaient ça l'organisation, elle a retiré une robe, taille, je

ne sais combien, et puis elle me l'a lancée. Donc j'ai mis cette robe. Mais le grand crime à Auschwitz, il faut avoir le, le matricule sur la robe, le, la nationalité marquée par une lettre initiale, si vous êtes Française, Italienne, Hongroise, et ensuite l'étoile de David naturellement, si vous êtes Juive, n'est-ce pas. Il faut qu'il y soit, ça, c'est absolument

0:21:00

indispensable. Donc je n'avais rien de tout cela. J'arrive au milieu de mes camarades, mes compagnes. Elles ont compris, la robe très longue. Elles m'ont dit: *Écoute, on va te mettre au milieu de nous, et comme ça on ne s'apercevra pas que tu n'as pas l'étoile et que tu n'as pas ton matricule.* // INT: Ça c'est tout le groupe que devait partir? /// Au commando de l'Union. Et arrivé devant le portail de l'Union Maria Maple (d'oreille) [Maria Mandl?] [NLDLT]. // INT: C'est qui Maria? /// Maria, c'était notre Kapo qui nous amenait au travail et qui était dans l'usine avec nous, qui nous surveillait constamment et qui nous battait. Et elle a appelé une autre aussi qui parlait dans les rangs. On n'avait pas le droit de parler dans les rangs, dans le, pendant le trajet. Donc toutes les deux, elle nous amène à la chambre de torture. Et la chambre de torture, elle s'était aperçue donc je n'avais pas l'étoile ni mon numéro de matricule,

0:22:00

et la chambre de torture, c'était une espèce d'escabeau, (---) <rit amèrement> il fallait se dénuder les reins, n'est-ce pas, et la bastonnade partait de, de dix à vingt-cinq coups. Et souvent beaucoup d'hommes, qui travaillaient à l'usine, étaient punis et partaient aussi à la chambre de torture, beaucoup ne survivaient pas à cette méthode meurtrière. Donc là j'ai été battue terriblement par le SS, et puis ensuite, mission accomplie, il m'a laissée repartir vers mon travail. Et j'ai lu dans les yeux de mes camarades beaucoup de peine de me voir ainsi, complètement abasourdie par la souffrance. <sourit amèrement>

0:23:00

(7)

INT: Combien de temps vous aviez resté, travaillé à l'Union [Weichsel-Metall-Union], combien de mois?

CBT: Nous avons travail-, j'ai travaillé pour ma part à l'Union jusqu'à l'évacuation d'Auschwitz, qui s'est passée le 18 janvier 1945 à l'avance des Russes. Les russes, ils étaient à 40 kilomètres, c'est-à-dire ils étaient à Cracovie, et Himmler [Heinrich Himmler] avait donné l'ordre qu'il ne reste aucun témoin à Auschwitz et de nous exterminer.

INT: Simplement avant qu'on arrive à cette évacuation du camp, est-ce que il y a d'autres incidents que vous aimeriez raconter? Est-ce que vous avez passé par d'autres sélections, // CBT: Oui. /// est-ce qu'il y a des choses que vous voulez dire || sur le camp d'Auschwitz?

CBT: Oui, oui, oui, ||| j'ai été, j'ai, je me souviens très bien d'une sélection qui m'a beaucoup marquée. C'était une sélection aussi où je devais passer

0:24:00

devant le docteur Mengele [Josef Mengele], parce que journellement nous étions appelées à des sélections, même par surprise. Et ce jour-là je n'avais pas du tout le morale, je n'ai voulu plus me battre, je m'étais résignée. Et je me, j'étais dans la colonne de celles qui passaient avec moi, et j'ai regardé les anciennes, qui n'avaient plus de chair sur elles. C'était que les os, désuètes, dans un état épouvantable. Et me disais: *Ben, c'en est fini de moi, c'est terminé maintenant, je vais partir aussi*. Et donc je, je me suis plutôt courbée disons, alors que, quand on passait en sélection normalement, on bombait un peu le torse, on essayait de pas montrer ses plaies, on essayait de, de paraître autrement que ce que nous étions devenues. Nous étions devenues vraiment des

0:25:00

loques humaines. Et c'est à ce moment-là que Fanny, qui était un peu éloignée de moi, m'a vue, a compris que je partirais, peut-être même volontairement. Elle est venue à moi, elle m'a dit: *Non. Tu ne peux pas faire ça, tu ne vas pas partir. Ce n'est pas la première fois que tu passe devant le Docteur Mengele* [Josef Mengele]. Elle m'a un peu bousculée, même un peu giflée, et elle m'a dit: *Mimi, il faut que tu rentres, tu ne vas pas partir*. Et bon, à ce moment-là, elle a, elle m'a obligée à me redresser et puis donc je suis passée devant le Docteur Mengele, qui m'a fait sortir ma langue, qui m'a regardé ma gorge, qui m'a fait tousser, et finalement il m'a donné une tape à l'épaule, et je suis allée dans le groupe de droite.

0:26:00

Et là, même aujourd'hui à cet instant, je les remercie, particulièrement Fanny, et je remercie toutes celles qui m'ont aidé à me soutenir, soit sur la marche de la mort, soit au bloc, par, euh, des chansons, par des recettes de cuisine qu'on se disait entre nous. On essayait de retrouver un coin de notre pays. Et je me souviens aussi de, de Marcelle (d'oreille), qui avec de bouts de chiffon, elle formait, elle se faisait une casquette sur elle, et elle nous chantait une chanson tellement réputée à l'époque. La chanson *C'est mon homme, il me plaît tel qu'il est (Tel qu'il est, il me plaît)*. Et nous étions avec elle et nous chantions avec elle. Et c'étaient des moments de désespérance, et malgré tout il y avait un coin

0:27:00

dans notre cœur, qui espérait quelque chose encore. <sourit> (6)

INT: Alors, vous avez dit que vous êtes arrivée là à ce moment quand ils ont vidé le camp d'Auschwitz, // **CBT:** C'est-à-dire, nous ét-, /// qu'est-ce qu'il s'est passé?

CBT: Voilà, nous étions, ce jour-là, c'était le 18 janvier 1945, et à cette époque-là je travaillais de nuit à l'usine, on appelait ça le *Nachtschicht*, et avant j'étais de jour. Donc là j'étais de nuit. Et à ce moment-là on se préparait à prendre la route pour aller à l'usine. À ce moment-là un ordre retentit dans la, dans le camp, en nous disant de toutes nous rassembler sur la *Lagerplatz*, tous les commandos, même ceux qui devaient partir à l'extérieur. // **INT:** C'est_? ///

0:28:00

Et on ne comprenait pas pourquoi. Pardon? // **INT:** C'est quoi, le *Lagerplatz*? /// *Lagerplatz*, c'était la place de l'appel, c'était là où nous étions toutes rassemblées. Et là on nous a dit, un SS a parlé, et nous a dit que tout le monde doit partir.

<fin de la cassette 3>

Tape: 004

0:00:00

INT: Donc vous avez dit qu'il y avait cette voix qui parlait, euh, cet haut-parleur qui disait que tout le monde devait partir.

CBT: Tout le monde devait partir sauf bien sûr les malades qui étaient très épuisés et qui ne pouvaient pas marcher. Même le personnel du *Revier* était dans l'obligation de s'en aller et nous tournions en fait le dos à notre libération. Il faut pas oublier qu'Auschwitz a été libéré le 27 janvier par les Russes, alors que nous, nous avons marché pendant près de trois mois. Et nous avons été, pour ma part, j'ai été libérée le 8 mai 1945 par les Américains.

INT: Alors parlons justement de ce, euh, cette nuit du 18 janvier. Comment ça s'est passé pour vous?

CBT: Alors, pour moi, pour toutes, pour toutes

0:01:00

celles qui étaient à Auschwitz, c'était d'abord une angoisse, c'est beaucoup de questions que l'on se posait. Est-ce qu'il, il est bon de partir sur la route à pied? Pourquoi nous amène-t-on? Est-ce qu'il serait pas plus raisonnable de rester dans le camp avec une chance d'être un jour libéré?

INT: Est-ce que, simplement une petite parenthèse, est-ce que à cette époque en janvier 45 [1945], est-ce que vous vous rendiez compte que, euh, les Russes || avançaient?

CBT: Oui, il y ||| avait des rumeurs à l'usine, on nous disait que les Russes avançaient, que les alliés bombardaient. Et nous avons un petit peu d'espoir mais ensuite nous retombons aussi dans le désespoir. Rien était définitif pour nous. Donc, euh, on nous a rassemblés dans le camp et il fallait faire une, une chaîne, en attente de nous distribuer une portion de margarine, notre ration de pain, que nous avons

0:02:00

journallement d'ailleurs, pour dise-, nous disait-on pour deux jours simplement. //

INT: Donc ça faisait à peu près combien de pain, combien de margarine? /// Oh, il faut compter, une petite portion margarine, mon dieu, c'est très, très peu, et le pain, ben, comptons 200 grammes de pain, || à peu près. // **INT:** Pour deux jours? ||| /// Pour deux jours dis-, disaient-ils. C'était, tout, tout n'était que mensonge. Ensuite on nous a fait un discours en nous précisant que si les, les, donc les déportés quoi, prisonnières, ne marchaient pas suffisamment dans les rangs, qu'elles se déplaçaient un petit peu ou qu'elles n'étaient pas, euh, qu'elles étaient trop épuisées par la marche, qu'elles allaient, qu'on les conseillait d'aller en queue de colonne pour être abattu par les SS. // **INT:** On vous a dit ça ? /// On nous a déjà averties. Mais en fait,

0:03:00

ce qui s'est passé, c'était quelque chose qu'on ne peut pas communiquer, c'est incommunicable. La première nuit de marche a été très dure aussi, parce que nous étions mal chaussées, la neige tombait, tombait, et souvent nous butions contre nous-mêmes, beaucoup des nôtres tombaient, ne pouvaient pas se relever. Les haltes qu'on nous faisait faire ne duraient que dix minutes ou un quart d'heure, pas suffisamment pour reprendre un peu de force. Et nous avons donc comme ça la première nuit marché sans s'arrêter.

INT: Est-ce, est-ce que vous étiez avec vos camarades (incompréhensible, 1 sec.)?

CBT: Oui, là nous étions_, c'est ce qui me remontait un petit peu le morale, c'est que je pouvais parler avec elles, on se soutenait les bras, lorsqu'une de nous avait une défaillance, ne pouvait pas avancer, on essayait de l'aider, on

0:04:00

essayait. Mais beaucoup parmi nous n'arrivaient pas à se lever, soit qu'elles avaient les pieds gelés, elles demandaient de l'aide, et on ne pouvait rien faire pour elles. Donc elles restaient sur la route. Et c'est ainsi que tous les jours de notre marche il y avait des mortes. Et on ne pouvait rien faire pour les aider, elles restaient là aux bords des routes. Et ensuite on entendait les coups de feu claquer, des SS, qui tuaient au fur et à mesure les déportées qui ne pouvaient pas marcher ou qui, qui s'écartaient un peu de la colonne, ce qu'il ne fallait pas faire.

INT: Vous n'avez pas dormi la première nuit?

CBT: On n'a pas dormi la première nuit et ensuite on est arrivées à Kattowitz [Katowice] (Pologne), qui était à une vingtaine de kilomètres d'Auschwitz. // **INT:** Vous pouvez épeler Kattowitz ? /// Kattowitz , Kattowitz . // **INT:** C'est pas grave. C'est en Haute-Silésie. /// **CBT:** Mm, c'est à, oui, c'est en Pologne, en Haute-Silésie. C'est avant Car-, avant Cracovie. Cracovie est à

0:05:00

40 kilomètres d'Auschwitz. Donc nous sommes arrivées là, on a été dans une école qui était, qui avait été bombardée certainement, qui ne servait à rien. Les premières ont pu s'allonger correctement, et puis on était les unes sur les autres entassées, dans la neige, à l'extérieur. Mais ceci était quand même une halte bienfaisante puisqu'on ne marchait pas. Ensuite il a fallu reprendre la route, cette route était une route de mort. Mais il fallait marcher, il fallait tenir. Beaucoup d'entre nous n'arrivaient pas. C'était en fait fatale de rester sur la route. Et on voyait des corps allongés sans arrêt, sans arrêt. Des hommes aussi qui fai-, qui étaient partis comme nous d'Auschwitz et qui étaient là agenouillés dans la neige comme

0:06:00

s'ils demandaient une aide. Toute la route était comme ça, jonchée de cadavres. Et les SS étaient furieux contre nous. La cravache était levée et on était sûrement battues simplement si on parlait dans les rangs ou si on s'écartait de la colonne. Ensuite, ensuite la route, la marche continuait, il fallait tenir. Et on est arrivées ainsi à Ca-, euh, à Cracovie. Et à Cracovie on croyait y rester un peu plus dans cette halte qui nous permettait de nous ressaisir, de reprendre un peu de force. Mais déjà nous

n'avions plus la force de marcher. Nous demandions, nous demandions qu'à nous arrêter, ne plus nous lever. <bruit de circulation> Il fallait continuer, il fallait marcher encore. Et c'est ainsi que nous av-, que nous sommes arrivées après

0:07:00

Cracovie, après beaucoup de kilomètres, puisque il y a 175 kilomètres d'Auschwitz à Braislau (allemand: Breslau). Braislau (Breslau) qu'on appelle maintenant Wrocław, je crois [Wrocław, Breslau, Basse-Silésie, Pologne]. Mais en fait c'était Braislau à l'époque. Là il y avait des, des trains, des wagons à découverts et on nous a fait monter là pêle-mêle, entassés les uns sur les autres. On était accrochés, et celles qui ne pouvaient pas monter comme c'était mon cas, elles étaient battues. Il fallait absolument monter par force dans ce wagon. Et ce wagon était un lieu de pestilence, de, d'horreur. Là nous avons voyagé pendant deux, trois jours, je pense, jusqu'à Berlin.

0:08:00

Nous sommes arrivées à Berlin, les villes étaient bombardées, la ville était très, très bombardée, tous les villages que nous traversions aussi, et souvent le train s'arrêtait également. De Berlin on nous a amenées sur Ravensbrück, qui était un camp de femmes. // INT: || Est-ce que vous_? /// Mais pour la ||| plupart c'étaient des femmes résistantes qui étaient envoyées à Ravensbrück, // INT: Mais est-ce que vous_? /// qui était aussi un camp d'extermination.

INT: Est-ce que vous saviez à l'époque où vous étiez?

CBT: Non, absolument pas. // INT: Qu'est-ce que || vous avez vu? /// Seulement ||| quand nous sommes arrivées à Ravensbrück, le commandant du camp a complètement refusé de nous pr-, de nous accueillir. Dans un premier temps il nous a dit qu'il n'y avait pas de place. Il s'est adressé aux SS bien sûr, qu'il n'y avait plus de place. Parce qu'il faut vous dire que les civils, c'était pour eux l'exode, ils s'en allaient sur

0:09:00

les routes. // INT: Et les civils_? /// Les routes étaient pleines. Des civils allemands. Il y avait des prisonniers de guerre également. Il y avait des déportés qui aussi erraient sur les routes. Donc il refusait absolument de nous accueillir. Et finalement les SS ont obtenu que nous soyons dirigées non sur des blocs, mais sur des tentes, des espèces de bâches qui recouvraient, qui étaient comme donc recouverts, c'était donc sous une tente, ég-, exactement, mais c'était plutôt une léproserie parce que lorsque nous sommes rentrées là-dedans, nous étions pétrifiées d'horreur. C'était rempli de mortes dans ce, sous cette tente-là. Et nous ne pouvions pas ni nous asseoir, il n'avait rien, absolument rien pour nous soutenir. Et nous étions les unes contre les autres, attendre quoi?

0:10:00

L'incertitude, l'angoisse, la peur. Nous étions groupées comme ça. Il y avait dans ce camps beaucoup de résistantes. Et lorsque je sortais, parce que il n'y avait pas de WC bien sûr, lorsque nous allions comme ça dans, sur la neige qu'il y avait là, je voyais des corps étendus des femmes résistantes qui étaient dans ce camp et qui n'avaient plus la taille normale d'un être humain, qui étaient comme un enfant. Je restais là, hébétée, à regarder cette personne, qui avait pourtant été une femme normale, et qui n'avait plus rien d'humain. J'étais pétrifiée, je suis retournée sous la

tente et je ne savais plus où me diriger parce que partout autour de moi il y avait des mortes.

0:11:00

INT: Et quand vous avez su que c'étaient des femmes résistantes?

CBT: C'est un camp, Ravensbrück, de résistantes, il y avait aussi des juives, mais très peu, très peu.

INT: À l'époque est-ce que vous saviez tout ça?

CBT: Non, nous l'avons appris là-bas, sur place. C'est comme Auschwitz, il y a eu des résistants, qui sont venus de passage, mais qu'après ont été envoyés dans des camps de concentration. Parce qu'il faut bien vous dire que le camp de concentration est un camp différent d'un camp de la mort, où il n'y avait que la Shoah, la solution finale, l'extermination par les chambres à gaz. Donc à, à Ravensbrück nous avons eu la chance qu'il y avait des filles qui étaient dans les blocs et qui savaient qu'il y avait donc les déportées qui venaient d'Auschwitz et qui étaient sous la tente. Sous la tente, c'était la mort.

0:12:00

Il y avait une fille qui avait été au bloc d'expérience à Auschwitz, qui s'appelle (4) Estelle (d'oreille), je crois bien, Aliciguzel (d'oreille). // **INT:** C'était son nom de famille? /// Euh, c'était le nom de son mari ça, oui, je pense. Elle s'appelait Estelle, oui. Et il y avait une autre aussi, Irène (d'oreille), qui était aussi dans un bloc d'expérience et qui était avec nous sous la tente. Et elle nous a dit: *Estelle va venir me porter un peu de soupe*. Elle était dans un bloc. Donc elle est venue et elle a partagé avec nous cette petite ration de soupe que Estelle a bien voulu porter.

INT: Je n'étais pas très, très claire là. Estelle est une femme qui était à Auschwitz, mais qui maintenant était à Ravensbrück?

CBT: Mais elle a eu la chance d'être dans un, dans

0:13:00

une évacuation // **INT:** Plus tôt? /// plus tôt que nous et qui était dans un bloc. // **INT:** D'accord. Et donc c'est elle qui portait || (incompréhensible)? /// Qui venait, ||| qui venait et qui nous portait un peu de soupe, oui. Bien, quelques jours après on nous rassemblait à nouveau sur la *Lagerplatz* et on nous sépare en trois groupes. Un groupe doit partir à Neustadt [Neustadt-Glewe], un autre groupe part à Malchow (tous les deux camps annexes du KZ Ravensbrück), et un autre groupe, dont je fais partie, partira à Leipzig.

INT: Est-ce que vous saviez à l'époque où vous alliez ?

CBT: Non, non, non, nous ne savions rien du monde normal, ni le temps, ni l'heure, nous ne savions plus rien. // **INT:** Donc vous partiez à l'inconnu encore? /// À l'inconnu encore, nous ne savions pas ce qui devait advenir de nous. Mais pendant la période où nous étions sous la tente il y a eu des sélections. On est venu chercher

0:14:00

des filles, on nous a rassemblées et on a pris des filles pour la chambre à gaz. Tout était fait pour mourir.

INT: Est-ce que, à votre connaissance, il y avait des chambres à gaz || à Ravensbrück?

CBT: Il y avait des ||| chambres à gaz à Ravensbrück, oui, et_. // **INT:** Et comment vous avez su? /// Nous avons vu, nous avons vu les flammes. Nous avons compris que c'était comme Auschwitz. Donc nous sommes parties de là, et j'ai été séparée de mes compagnes, complètement. Je me suis retrouvée avec des déportées comme moi, mais polonaises, de nationalités différentes, avec qui je ne pouvais pas communiquer. Et je me suis sentie seule, découragée, désemparée. Je me disais: *Où je vais partir et avec qui je vais parler?* À ce moment-là nous avons pris un train de voyageur, ce qui nous a beaucoup étonnées. // **INT:** De Ravensbrück? /// De

0:15:00

Ravensbrück. Nous sommes parties sur les routes de l'Allemagne, donc les noms des villages, je ne peux pas m'en souvenir. Mais je me souviens qu'on a traversé le pont de la Mulde et qui après notre passage a été bombardé. // **INT:** Et vous avez || vu ça? /// Et à, a été_, ||| oui, oui, oui, tout à fait. Et à ce moment-là on nous a fait descendre. Descendre du train, et là ça en était fini pour nous de voyager normalement. C'était fini pour nous, c'était la marche, la vraie marche de la mort. Il fallait remarquer à nouveau, toujours et toujours. Et là on voyait partir, mourir les nôtres et on ne pouvait rien faire. Et je me demande jusqu'à présent, comment est-ce que c'est moi qui a parcouru tant de kilomètres dans l'état de maigreur, dans l'état de faim, cette faim

0:16:00

atroce que nous avons connue. Nous cherchions partout sur la terre, quand il y avait une *Wald* (bois) si nous pouvions trouver quelque chose comme une herbe, comme n'importe quoi, je crois même de la terre que nous aurions mangé.

INT: Est-ce que vous vous sa-, est-ce que vous savez à peu près quelle époque de l'année c'était là?

CBT: Oui, puisque nous sommes parties de, là j'ai tous les_, nous sommes parties donc de Ravensbrück je pense en mars, oui, et donc nous avons marché mars, avril, mai sans arrêt. Il y avait des haltes où alors on nous déversait dans des bois. Et les All-, et les SS mettaient quand même, fermaient quand même les bois par des fils électriques, euh, ils nous, ils nous fermaient les bois. Donc on a, on n'avait

0:17:00

pas la possibilité de sortir, pour aller chercher soit, je ne sais pas, aller boire dans un, dans un torrent, faire quelque chose, on ne pouvait pas. Eux avaient, avaient leurs, leurs vivres, ils avaient ce qu'il fallait. Mais nous, nous étions condamnées. Et dans ces bois, croyez-moi, c'était vraiment l'agonie, c'était quelque chose d'effrayant. Ensuite il y avait tellement de morts sur les routes que finalement il a avait un commando désigné-, qui était désigné pour jeter les cadavres dans des charrettes et ensuite ils les jetaient dans un bois voi-, voisin. Et on voyait les chiens, les bergers

allemands les déchiqeter, les_, c'était une image d'horreur. C'était vraiment l'horreur.

INT: Est-ce que vous avez une idée de, à peu près combien vous étiez à errer comme ça dans les bois? // **CTB:** Nous sommes partis d'Auschwitz, nous étions 60.000. /// Non, mais là quand vous étiez dans, dans, || en train de marcher dans les bois-là?

CBT: Ah, là, au fur ||| à mesure,

0:18:00

au fur à mesure nous étions de moins en moins, croyez-moi. Les chiffres, bien sûr, je ne les ai pas dans la tête. Mais il nous est arrivé d'arriver donc, euh, (---) à Leipzig, à Leipzig dans la ville, où les gens nous regardaient drôlement, comme des êtres à part, différents. Mais c'était quand même de l'indifférence aussi. Et nous marchions comme ça. Et je me souviens que sur la route, après une pluie abondante, où nous étions trempées jusqu'aux os, nous crevions de soif également. Et il y avait un Allemand, qui était à sa fenêtre, qui avait ouvert sa fenêtre et qui a dit aux SS en allemand: *Pourquoi faites-vous marcher ces femmes,*

0:19:00

ces malheureuses? Et lorsque nous avons entendu parler pour nous, nous nous sommes adressées à lui en lui criant: *Bitte, bitte, Frau, bitte Mann, Mann, c'est homme, bitte, Wasser.* On voulait de l'eau. Il est descendu de sa maison avec un, un tonnelet d'eau, et avec une cruche il essayait de nous, de nous distribuer cette eau, chacune à notre tour. Mais les SS sont arrivés, furieux, à coups de cravache ils nous ont fait rentrer dans les rangs et nous sommes reparties à nouveau. Et nous avons rencontré pour la première fois un homme, qui était pourtant un allemand, qui avait su être humain par rapport à nous. Mais l'étape

0:20:00

de Dresden (Dresde), de Leipzig à Dresden a été la plus mauvaise étape, l'étape la plus meurtrière. // **INT:** On est quel, quel moment-là maintenant? /// Alors là, je vais vous dire, là on était (--) avril déjà.

INT: À votre avis est-ce que vous étiez quelques centaines, quelques milliers?

CBT: Ah, oui, quelques milliers quand même, oui. Là, finalement, l'étape a été très dure, nous avons marché et marché sans arrêt, et finalement les Allemands nous ont, nous ont mis dans un bois, toujours pareil, et c'était donc, euh, toujours la même horreur, la même agonie, la même image de détresse, qui nous envahissait toutes. Mais je me disais: *Arrivé jusque là et mourir dans une terre étrangère, non. C'est pas possible, il faut*

0:21:00

que je rentre en France, il faut que je raconte notre calvaire, ce que nous avons vécu. Et ça, ça me redonnait un peu de courage. À ce moment-là, dans les jours qui suivirent, j'aperçois sur la terre, sur le sol un *Mark*. Il y avait à part les SS, il y avait des hommes de la *Wehrmacht* <prononce Wehrmarque>, qui étaient plus âgés à l'époque et qui étaient là comme gardes, ils gardaient. Mais c'étaient pas des SS. Et je demande à cet homme, je lui donne, je lui tends le *Mark* et je lui dis en allemand,

s'il me permettait d'aller remplir ma gamelle d'eau parce que j'avais très soif. Il m'a dit en allemand: *Oui, mais tu retourne vite*. À ce moment-là, avec ma gamelle, je me dirige vers le torrent, en fait c'est vrai que je voulais

0:22:00

remplir ma gamelle. Mais dans ma tête je voulais m'enfuir, mais pas pour la liberté, je voulais partir pour prendre quelque chose à manger, pour trouver une herbe, serait ce que du pissenlit, n'importe quoi. Et mes deux, j'avais deux compagnes, et je ne leur avait rien dit, elles m'ont suivi. Elles m'ont suivi, et puis ce torrent, il fallait quand même le, le sauter, grimper, pour arriver aux arbres qui étaient tout alentour, mais c'étaient des arbres très étroits, très serrés, comme il y a en Allemagne souvent. J'ai réussi à grimper, on s'est aidés toutes les trois, et je me souviens que je leur ai dit: *Pourquoi, pourquoi vous me suivez?* Elles m'ont dit: *Oui*. Mais beaucoup d'entre nous ont fait

0:23:00

ça pour essayer de trouver quelque chose à manger. Et on les voyait revenir sur des charrettes, elles avaient été en partie déchiquetées par les chiens, et les SS les avaient ramenées. Donc c'était quand même courir un grave danger que de le faire. Je vais vous dire aussi que c'est de l'inconscience peut-être aussi, parce que vraiment agir comme ça à la fin de la guerre, c'était jouer avec notre vie, qui était si menacée. Donc là on a commencé à marcher, à marcher, mais on n'avait aucune orientation, on ne savait pas où se diriger. Du faite que les arbres étaient très étroits on ne voyait pas de route. Donc là nous avons continué, continué, quand une de mes camarades me dit: *Regarde, il y a la route en face, donc il y a des maisons*. Nous arrivons là

0:24:00

et je vois une maison. Et donc, euh, je m'avance, la première, et je dis à la dame qui était devant la porte, une dame qui était là, une Allemande, je lui dis: *Bitte, Frau, Wasser, bitte*. Mais nous étions dans un tel état de dénuement, des corps décharnés, avec aucune ressemblance à un être humain qu'elle nous a regardé, étonnée. Puis elle me dit: *Du polnisch?* C'est-à-dire: <bruit de circulation, klaxon> Est-ce que tu es Polonaise? J'ai dit: *Nein, nein, französisch*. (Elle dit:) *Ah, komm hier, komm hier*. Et là elle m'a appelé, elle m'a demandé de rentrer. Et nous sommes rentrées avec mes deux camarades.

0:25:00

Et elle a été cherché, vous savez >fait un geste pour montrer la forme du pain>, une boule de pain, ronde comme ça, et elle nous l'a tendue. Mais je vous ai dit, nous étions plus des humains. Nous nous sommes jetées toutes les trois sur le pain. Elle a retiré le pain tout de suite, elle a été le partager en trois morceaux, elle nous a donné un morceau à chacune. Et ensuite elle nous a donné à boire. Et en allemand elle nous a dit: *Vous êtes à vingt kilomètres, les Américains sont à vingt kilomètres d'ici*. Mais, parce que je lui ai demandé en même temps: *Où sont les Russes, et où sont les Américains?* Et elle m'a dit: *Les Russes donc sont à l'opposé, derrière nous, et les Américains sont du côté de Chemnitz*. Mais les Américains ne bougeaient pas, ils étaient là-bas. Donc il fallait aller les rejoindre là-bas. Il fallait faire encore vingt kilomètres.

0:26:00

Et ce jour-là, c'était le 1 mai 1945. C'était la fête du muguet. Et là, euh, nous avons une impression incroyable, extraordinaire. C'était que <sourit> nous marchions libre,

nous marchions libre. Et là nous avons pensé pourquoi on n'irait pas boire un bon café aussi, on demanderait un café, pas de l'eau. Et un peu plus loin nous avons fait la même chose. Nous sommes rentrées, nous nous sommes présentées, et nous avons vu devant nous une grande cuisinière très longue, en fonte, avec un café fumant. Quel rêve, quelle folie, <sourit en secouant la tête> boire enfin un café. Ça, c'était formidable. Et lorsque nous avons bu ce

0:27:00

café, nous avons fini la soirée sous un arbre, toutes seules, toutes les trois. Mais c'était aussi un danger, de circuler en Allemagne avec des robes rayées. Nous avons donc marché le lendemain matin sur ces routes et nous arrivons dans une, un petit village, et je me souviens que pour la première fois je vois une pendule avec l'heure, au milieu du village <regarde vers le haut, étonnée>. J'ai dit: *C'est pas possible, voir l'heure*. Et tout à coup (j'ai vu) un prisonnier de guerre avec son uniforme marron, beige, j'ai dit: *C'est un uniforme français*. Il s'est avancé vers nous, il nous a parlé en français, et il nous a dit: *Vous êtes en danger, vous êtes en danger. Parce que il y a beaucoup*

0:28:00

d'Allemands ici qui font la chasse aux prisonniers de guerre et aux déportés. Méfiez-vous. Ne restez pas comme ça avec vos robes. Mais nous n'avions pas d'autre alternative, il fallait continuer. Nous avons continué donc à marcher, à marcher, et ensuite, je peux continuer? Et ensuite, euh, nous arrivons au milieu tout à fait de ce village, et nous voyons un camion avec une bâche verte, dont les Allemands se servaient. C'était des, des bâches de camouflage. Et deux Allemands descendent et s'avançaient vers nous, il me dit en allemand: *Du, évadire (d'oreille) (as évadé) von camp de concentration, ja?* Bien sûr j'avais ma robe rayée. Et je lui réponds: *Nein, nein, arbeite von Dresden*.

0:29:00

C'est j'ai pas_ (menti), j'étais à Dresden, je travaillais à Dresden, et je lui explique en allemand qu'il y avait des bombardements à Dresden.

<fin de la cassette 4>

Tape: 005

0:00:00

CBT: Donc il était sûr que nous étions évadées d'un camp de concentration. J'ai insisté là-dessus, mes camarades ne pouvaient pas parler tant elles étaient émotionnées. Il y en a un qui a sorti son revolver pour nous fu-, pour nous fusiller. // **INT:** Un Allemand? /// Un Allemand, un SS. Et l'autre à la même seconde lui a dit: *Qu'elles soient juives ou qu'elles ne soient pas, la guerre bientôt est finie, la guerre va bientôt finir*, qu'il lui dit. Mais l'autre n'a pas accepté et il m'a dit: *À zwei Kilometre gut essen*, euh, je parle en français, *à deux kilomètres vous avez bon à manger, vous allez bien dormir, vous allez voir, ça va être*

0:01:00

très bien. Allez-y donc. Et il nous envoyait finalement à la commandanture. // **INT:** C'était quoi, la commandanture? /// La commandanture, c'était un poste important de l'administration SS. (---) Donc nous arrivons là, et on voyait énormément des gens

qui étaient arrêtés devant la commandature. C'est-à-dire il y avait un poteau rouge qui les laissait passer, une fois qu'ils avaient donné leurs papiers et qu'ils étaient donc en règle avec cette administration, et qui les laissait donc passer. Alors nous avons fait une chose, nous nous sommes mélangées à cette population, j'ai essayé d'aider une dame âgée, de lui tenir le bras, avec ma robe rayée au milieu de tous ces gens-là, et nous sommes passées. Ce qu'a été un vrai miracle. Mais arrivé

0:02:00

sur la route nous étions désespérées. Où aller? Où sommes-nous? Et je demande, moitié allemande, je me débrouillais pas mal, à une personne qui était là, une civile. Elle me dit: *Nous sommes pas loin de Chemnitz, mais il faut marcher encore. Mais nous n'allons pas de ce côté-là.* Donc elle m'a, si vous voulez, orienté où je devais aller. Vous comprenez? Elle, elle partait ailleurs, mais m'a orienté où je devais aller, où nous devions aller. Donc nous avons pris un chemin qui était en fait le chemin voulu par nous, mais que nous ignorions.

INT: Et en fait vous voulez, vouliez aller à Chemnitz pour, euh, quelle raison? <CTB gesticule, touche son micro> // **NN:** Si, ça marche, le micro. /// <CTB touche de nouveau son micro> Vous vouliez aller à Chemnitz pourquoi? Ça va, aucun problème.

CBT: Ah. Bon, ensuite,

0:03:00

lorsque nous sommes arrivées comme ça, nous avons, nous étions à, nous voyions une plaine à perte de vue, une plaine, immense, il n'y avait pas de route. Et on se disait: *Dans un sens c'est bien, si nous pouvions trouver quelque chose à manger.* Et à déterrer quelque chose, une plante, n'importe quoi. Et à ce moment-là je vois un homme très loin, un prisonnier de guerre également, et alors je fais comme ça, <agite la main> des signes. Et malgré de tout on n'avait pas trop de force pour parler, j'ai dit comme ça <agite la main>: *Français, Français.* Et il s'approche. Il s'approche et il est médusé, il reste sur place, il est pétrifié peut-être de nous voir. Nous n'avions plus rien d'humain. Il se demandait si nous étions des femmes et qu'est-ce qu'on était là, qu'est-ce qu'on faisait là. Mais finalement

0:04:00

il a compris en voyant nos robes. Et il nous a dit, et il nous a dit: *Vous êtes, euh, des, des déportées, donc vous êtes prisonnières?* J'ai dit: *Oui. Nous voulons aller sur Chemnitz, nous voulons rejoindre les Américains.* Alors il m'a dit: *Écoutez, je fais partie d'un groupe de prisonniers de guerre bretons. Nous travaillons journalièrement dans des fermes individuelles, mais nous nous rece-, nous nous retrouvons tous dans un dortoir. Nous avons donc un homme de confiance dans notre groupe, c'est lui qui prend les décisions. Pour ce soir je vais demander la permission à mes patrons de vous héberger, en attendant de voir ce que notre homme de confiance va décider pour vous.* Et c'est ainsi que nous arrivons dans une

0:05:00

ferme allemande, des civils ont accepté de nous héberger pour une nuit, parce qu'ils craignent des représailles et parce qu'ils savent que les Allemands sont tout autour et font la chasse. Et c'était vraiment un moment de, de bonheur pour nous, ne plus dormir sur les routes, ne plus être pour chasser, crevant de faim, de soif. Cette route qui a été appelée à juste titre la marche de la mort. Nous rentrons dans la cuisine qui

a été laissée pour nous, et pour la première fois depuis notre déportation nous voyons des *Kartoffeln*. Des pommes de terre, des plats, des couverts. Nous ne savions plus rire ni pleurer,

0:06:00

mais nous étions tellement étonnées et tellement heureuses de pouvoir s'asseoir sur une chaise devant une table. C'était vraiment merveilleux. Ensuite la nuit, nous avons dormi dans une grange. Et le matin, le matin l'homme de confiance est venu se présenter à nous, il représentait le groupe des prisonniers de guerre breton, et il nous a dit: *Voilà, vous allez rester dans le dortoir où nous nous réunissons le soir, et nous, nous dormirons chez nos patrons respectifs*. Et lorsque nous sommes arrivées dans ce dortoir, tous les prisonniers de guerre étaient là au garde-à-vous, devant nous. C'était un moment très émouvant. Ensuite ils nous ont conseillé de ne pas garder nos robes.

0:07:00

Ils avaient une poêle au milieu de la pièce et ils ont brûlé nos vêtements, et ils nous ont donné des vêtements masculins, avec des capes. Oui, comme, comme si nous étions nous-mêmes des soldats ou des prisonniers de guerre. <sourit> Mais, je peux continuer? Mais à quelques jours de là ils ont pris la décision eux-mêmes de partir et se sont séparés en deux groupes. Les uns ont été vers les Russes, les autres ont voulu aller vers les Américains. Et ils nous ont dit: *Vous serez avec nous, vous serez parmi nous, et vous serez en soldats*. Et ils avaient aussi la, disons, la, l'acceptation du maire du village, qui leur a donné, si vous voulez, prêté ou donné, une voiture, où ils ont mis un Croix-Rouge dessus pour que nous

0:08:00

pussions circuler. Et en échange ces prisonniers de guerre devaient écrire une lettre en, en soulignant que cet homme s'était très bien conduit par rapport à eux. Et c'est ainsi que nous avons pris la route avec nos prisonniers de guerre vers la libération, vers la liberté, et nous sommes arrivés vers les lignes américaines. Donc les Américains, quand ils nous ont vu, ont eux aussi été très émus, très émotionnés, et ils nous ont salués militairement. Ils ont voulu que nous mangions dans le mess des officiers. Et il y a un souvenir qui malgré les années m'est resté dans ma mémoire et que je n'oublierai jamais. C'est que lorsqu'on nous a donné notre pain, l'Américain nous a tendu le pain, j'ai eu peur, et je lui ai dit: *Est-ce que demain il y*

0:09:00

en aura? Et il m'a répondu: *Oui, vous en aurez demain*. Ça, c'était une anecdote. <rit> Ensuite ils ont pris la décision de nous envoyer à Eisenach, et d'abord à Nuremberg et ensuite à Eisenach, qui était en fait un camp d'aviation, qui a été transformé en camp de rapatriement. // INT: En Allemagne? /// En Allemagne. À Chemnitz, après Chemnitz. // INT: Est-ce que vous pouvez épeler Chemnitz? Est-ce que_, je sais pas. /// Ah, (c'est) marqué dans le livre (Un relais d'étoiles).

INT: Je, je précise que vous faites référence, on va en parler tout à l'heure, que vous avez tout noté dans un livre que vous avez par la suite écrit. On parlera de ça donc un peu plus tard. // CBT: Oui, d'accord, oui. /// Donc alors vous étiez enfin via ça, <bruit de circulation> euh, on vous a mis sur la route de rapatriation là?

CBT: C'est-à-dire que (de) Eisenach, qui était un camp donc nouvellement,

0:10:00

de rapatriés, finalement de rapatriement, nous sommes partis sur Saint-Avold en Moselle. Et là, je n'arriverai pas à décrire cette émotion, ces gens de là-bas, de Saint-Avold, qui attendaient ce train de rapatriés, de déportés naturellement, ou de prisonniers. Et qui sont montés dans les wagons, avec du lait, avec des fleurs, nous embrassaient comme nous étions des parents, des amis. C'était un accueil tellement chaleureux, nous n'avions plus l'habitude de cela. Nous ne savions pas, nous ne connaissions plus ces joies, cette amitié. Et là nous étions accueillis d'une manière formidable, et on nous a donné des vrais lits. Nous étions très étonnés d'ailleurs. Et ensuite c'était la route

0:11:00

vers Paris, donc arrivé à Paris, c'était un accueil égal aussi. Il y avait là des scouts, il y avait la Croix-Rouge qui attendait de nous recevoir. C'était un accueil très, très chaleureux. Nous sommes arrivés à Paris et nous sommes rentrés à l'*Hôtel Lutetia*. <sourit> // INT: Vous connaissez la date? /// La date, oui, <sourit> le 22 mai 1945. Donc à *Lutetia* nous sommes accueillis d'abord par la sécurité militaire, qui nous demandait renseignement, notre état civil, beaucoup de renseignement utile et nécessaire, n'est-ce pas. Et ensuite, en attendant que les plus malades ou même la majorité d'entre nous, pour des examens médicaux, soient transférés à l'*Hôpital Bichat* à Paris, dont j'ai fait partie. Mais ce que je voudrais vous raconter surtout, c'est notre première soirée à l'*Hôtel Lutetia*. Nous sommes attablés

0:12:00

devant, devant des, devant un repas normal, vous diriez vous, pour nous ça représentait un rêve extraordinaire. Et puis nous avons gardé en nous cette peur, cette peur de ne pouvoir manger à notre faim, cette peur que demain il n'y en aurait plus. Alors instinctivement nous nous regardions toutes et on s'était compris, il fallait prendre avec nous le pain qu'il y avait sur la table. Et là nous montons dans les chambres et nous avons rempli notre, on nous avait distribué des petites musettes, vous savez, on mettait tout ce qu'on avait, on remplissait les musettes avec le pain. Il y avait des personnes bénévoles pour nous accompagner, pour être près de nous, qui étaient vraiment des personnalités à Paris peut-être, mais des personnes tout à fait remar-, remarquables.

0:13:00

Et il y en a une qui nous a suivi dans les chambres pour voir comment nous allions être, nous donner des conseils et cetera, elle était restée médusée parce qu'elle avait assisté à notre conversation, quand j'ai dit ça à ma cam-, à ma compagne: *Ce n'est possible, nous allons dormir dans un vrai lit, avec des draps, ce n'est pas possible*. Pour nous ça paraissait quelque chose d'incroyable. Et ensuite elle a assisté quand nous avons mis notre pain. Donc elle était montée, elle était très émue, très émue. Et elle est venue vers moi, elle m'a dit: *Vous savez, lorsque vous serez bien, je vous amènerai dans Paris, on ira ensemble sur les Champs-Élysées*. Parce que, c'est bizarre, vous savez, les circonstances de la vie, à Auschwitz, lorsque nous étions, nous avions un moment de,

0:14:00

de pause, où nous étions rassemblées ensemble sur nos koja (all.: Kojen, cabines), nous disions ensemble: *Tu sais, tu sais Mimi, si par miracle nous sortons de cet enfer, alors on se donne rendez-vous le 5 de chaque mois à 5 heures du soir sur les Champs-Élysées*. C'était un rêve insensé, c'était un rêve fou. On pensait au fond de

nous qu'il ne se réaliserait jamais. Eh bien, ce rêve s'est réalisé. Et bien des années plus tard, lorsque nous avons été sur les Champs-Élysées, lorsque j'ai retrouvé une compagne, par l'intermédiaire de son cousin qui avait un commerce rue de la Boétie, et que j'ai recherchée, et qu'elle m'a dit au téléphone: *Eh bien, le rendez-vous sur les Champs-Élysées, à 5 heures du soir.* <sourit> Donc, euh, il y a des, quand même

0:15:00

des anecdotes qui, que je n'ai pas raconté tout à l'heure et qui me sont venues maintenant, et je suis heureuse de vous l'avoir dit. // **INT:** Alors, après Paris, est-ce que || vous avez_? /// Eh bien, non, ||| non, je contin-, je continue, c'est très important. Euh, je suis donc hospitalisée comme mes camarades à l'*Hôpital Bichat*. À l'*Hôpital Bichat* il y avait des erreurs qui se sont faites. On a demandé aux Parisiens de porter tout ce qu'ils pouvaient pour les déportés. Donc les Parisiens l'ont fait de bon cœur, ils sont venus très nombreux. Mais ce n'était pas pour nous, tout ce, ce ravitaillement qu'on nous a distribué, nous ne pouvions pas l'avalier. Nous avons un organisme trop affaibli et jamais dans la médecine on a vu une telle situation. Donc il fallait nous nourrir très, de petit à petit, avec des très petites quantités, et malheureusement

0:16:00

parmi nous, beaucoup sont mortes à l'*Hôpital Bichat* dû à cette alimentation. Ensuite on nous a donc, les médecins ont, nous ont envoyées par petits groupes, pour nous, pour moi, je suis partie donc avec d'autres compagnes à Bonne-sur-Menoge, qui était près de la Suisse, donc à Annemasse (Haute-Savoie), et dans cette maison de repos, qui était tenue par Monsieur et Madame Vaussion (d'oreille), qui ont été pour nous admirables, et ensuite avec des sœurs de compagne des déportés, qui étaient soit médecins, soit infirmières. Nous avons été donc suivies de très près pour notre réadaptation morale, pour notre physique, pour la nourriture que nous devons prendre. Nous prenions par exemple de la blédine, nous devons rester à manger pendant des heures sans parler. Et là je voudrais ajouter quelque chose, qui est resté dans mon cœur.

0:17:00

C'est que nous avons l'Abbé Blanc (d'oreille), qui était à Genève et qui venait voir les déportés. Il voulait arriver à nous rendre le sourire, ce que nous avons pas. Nous ne savions plus ni rire, ni pleurer. Et je me souviens de lui parce que après maintes et maintes, euh, visites il avait remarqué que j'étais très triste, que je ne parlais presque pas. Et donc il s'est attaché à me raconter des histoires, il essayait par exemple de me parler de Marseille, de la ville que j'aimais et où j'avais grandi. Et il essayait de me faire revivre des passages qui étaient plutôt amusants à raconter. Et au bout de dix, quinze visites il était heureux, heureux comme tout parce que il

0:18:00

avait remarqué que j'avais souri et que j'étais heureuse de l'entendre parler. <sourit>

INT: Est-ce que pendant tout ce temps, est-ce que vous saviez ce qui était arrivé à vos parents?

CBT: Absolument pas. Et justement j'en viens. J'étais encore à l'*Hôpital Bichat*, et vous savez que les radios ont annoncé l'arrivée des déportés et des rescapés, soit par la Croix-Rouge, soit par la, les administrations. Donc ma, une amie de ma mère avait entendu mon nom, a été trouvée ma mère et lui a dit: *Tu sais, ta fille est rentrée.*

Elle est à Paris à l'Hôpital Bichat. Donc tout de suite ma mère a été trouver son frère, le seul qui a été donc, euh, rescapé finalement, qui était dans la Résistance d'ailleurs, elle lui dit: Tu sais, il faudrait que

0:19:00

tu m'accompagnes, que nous partions tous les deux à Paris, parce que ma fille est rentrée. Pour elle aussi c'était quelque chose de miraculeux parce qu'elle n'y croyait pas. Elle pensait que jamais je reviendrais. Alors lorsqu'elle est arrivée à Paris, elle se présentait à l'Hôpital Bichat, et l'infirmière lui a dit: Nous ne pouvons pas toute de suite, euh, vous donner cette autorisation de rentrer. Votre fille est alitée, elle est, elle a encore besoin de, de repos. Nous allons préparer ça tout doucement. Laissez-moi faire, je vais aller trouver votre fille. Donc cette infirmière est venue me trouver, elle m'a expliqué, elle m'a dit: Mais enfin, vous savez, il y a beaucoup de personnes qui retrouvent les leurs. Oh, j'ai dit, je ne crois pas. En fait c'est vrai que j'étais pas loin de la vérité parce que des milliers, des centaines de camarades, de compagnes n'ont retrouvé personne. Elles se sont retrouvées toutes seules après Auschwitz.

0:20:00

Et donc je n'y croyais pas tellement. Et elle insistait, elle insistait, elle me disait: *Et si par miracle votre maman a échappé à la déportation, vous seriez heureuse de la voir.* J'ai dit: *Bien sûr.* (Elle dit) *Et bien, votre maman, elle est là.* Et alors lorsque ma mère est arrivée, moi, j'étais dans la chambre, ma mère n'a pas pu avancer. Elle est restée, euh, debout comme ça. Elle regardait, elle n'en croyait pas ses yeux tellement j'avais changé. Je n'étais plus la même personne, je faisais à l'époque 32 kilos. Et je marchais donc avec une canne. Et j'ai, tout de suite que j'ai vu ma mère, j'ai dit: *Tu sais maman, parce qu'il faut vous dire que à l'époque, à mon époque, on doit, on devait rester jeune fille jusqu'au mariage.*

0:21:00

Et vous savez qu'à Auschwitz nous n'étions bonnes que pour la chambre à gaz. Ceci a été pour nous un très grand avantage. Nous n'avons pas connu cette humiliation, cette dégradation. Nous étions bonnes que pour la chambre à gaz, qui se serait déshonoré de simplement nous toucher. Et donc j'ai dit à ma mère tout de suite: *Maman, tu sais, eh bien, je suis revenue comme je suis partie, maman.* <rit>

INT: Est-ce que vous aviez par la suite parlé avec votre mère? // **CBT:** Non. /// Est-ce, est-ce que vous avez parlé avec qui, qui que ce soit?

CBT: Je ne pouvais pas. Ni à ma mère ni à mes proches. Je me disais d'une part, on ne me croira pas, on pensera que nous sommes des êtres étranges, qu'est-ce que nous croyions ne fait pas partie du monde,

0:22:00

d'un monde normal. Et ce que nous avons vécu n'est pas communicable. Et d'un, d'un autre côté je me rendais compte qu'il n'y avait pas d'écoutes. Ça aussi c'est grave. Il y avait pas d'écoutes, et je comprends avec le recul que les gens ont vécu la guerre, ont vécu l'occupation, ils avaient hâte de, de retrouver un peu de liberté, de retrouver la, la joie de vivre. Eux pouvaient la, l'avoir en, euh, mais nous non. Nous cette joie de vivre, nous l'avons pas. Ce que nous avons vécu reste en nous, nous sommes marqués dans notre chair, nous sommes marqués dans notre cœur, serait ce pour celles qui ne sont pas revenues. Et moi, à l'époque, je me sentais coupable. Pourquoi moi, je suis revenue, et non pas mes compagnes qui étaient

comme moi, qui ont souffert de la même manière, qui ont connu les mêmes tourments, pourquoi ne sont-elles pas là?

0:23:00

Ceci aussi était dur, très dur.

INT: Quand vous avez rencontré l'homme qui par la suite est devenu votre mari, est-ce que vous avez parlé avec lui?

CBT: Non plus. Euh, il faut vous dire que, vous avez du temps là pour, euh, je peux continuer? // **INT:** Oui, oui. /// Lorsque je suis, donc je suis partie à Bonne-sur-Menoge, comme je vous ai dit, nous avons passé donc un mois et demi pour nous réadapter. Ensuite nous sommes rentrées à Paris, et on nous a donné une, donc une permission, si vous voulez, de quelques, une semaine pour retrouver nos, notre famille et ensuite repartir sur Bonne. Donc ce qui s'est produit, je suis rentrée donc à Marseille avec le train que, qui était conduit par la Croix-Rouge, par des personnes bénévoles, et donc je suis

0:24:00

rentrée dans ma, dans le peu de famille qui m'est restée. Il faut vous dire que mon mari avait fait toute la campagne de Tunisie, avait fait toute la guerre, également la campagne de, d'Italie et de Cassino [Monte Cassino], ensuite il a fait la libération de Rome et la libération également de la Croix Valmer, le débarquement de la Croix Valmer, Saint Tropez. Donc, euh, sa mère, qui était Marseillaise également, lui avait toujours dit: *J'ai ma sœur à Marseille, j'ai un peu de famille, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, et si tu, tu es libéré, tu passeras par Marseille pour demander des nouvelles.* Donc quand mon mari est venu sur Marseille, sa première pensée, c'était d'aller demander des nouvelles, avant d'être

0:25:00

démobilisé donc. Donc il rentre, il a l'adresse, il a les coordonnées, et c'est ma mère qui lui ouvre la porte. Parce que ma mère était la belle-sœur de sa tante. // **INT:** || (incompréhensible) comment ça_? /// C'est-à-dire, ||| c'est-à-dire que la sœur de ma belle-mère était mariée avec un frère à ma mère, qui malheureusement a été déporté et n'est jamais revenu. Il était déporté à Sobibor. Donc ma mère lui a ouvert la porte parce qu'elle vivait ensemble avec ma tante, qui avait perdu donc son mari, et ma mère avait sa fille déporté. Donc elle ne se, elles étaient toujours ensemble. Et c'est ma mère qui a expliqué à mon mari ce qui s'est passé, les événements qu'il y a eu, qui ont, qui avaient eu lieu, et toute l'angoisse qu'ils ont connue. Et là, c'est là qu'elle lui a dit: *Ma fille aussi a été déportée,*

0:26:00

mais j'ai appris qu'elle a, qu'elle était libérée et donc je l'ai vue à l'Hôpital Bichat et elle va rentrer bientôt. Et c'est comme ça qu'ils ont préparé donc une petite soirée pour moi, à mon honneur, et c'est là que j'ai fait connaissance de mon mari. Et mon mari devait être démobilisé dans les jours après, et il est reparti chez lui à Oran. Et de là il m'écrivait, ce qui faisait beaucoup de bien pour nous, quand on recevait une lettre, c'était très important.

INT: Est-ce que vous vous êtes mariés bientôt après la guerre?

CBT: Nous nous sommes mariés le 6 février 1946.

INT: Et est-ce que le fait que vous avez été enfin déportée, est-ce que ça avait joué dans votre vie de couple?

CBT: Tout à fait. Ça jouait dé-, déjà à l'extérieur. Il faut vous dire que j'arrive dans un pays que je ne connais pas, qui est à Oran, en Algérie. // **INT:** Vous êtes rentrée à Algérie alors? /// Je me suis mariée

0:27:00

en Algérie, à Oran, le 6 février 1946. Parce que d'un côté j'ai, j'ai, nous étions encouragées, ma mère et moi, ma mère avait une sœur qui a été à Oran et qui après a quitté l'Algérie pour Paris, en 46 [1946]. Donc elle a assisté à mon mariage, donc nous étions encouragées de ce côté-là, d'avoir quelqu'un de chez nous à Oran. Mais lorsque je me suis mariée je me trouve avec une communauté d'Algérie, qui a souffert, bien sûr, de la guerre, // || **INT:** Juive? /// mais qui n'a ||| pas, juive, qui n'a pas connu la guerre, qui n'a pas connu l'occupation allemande, et qui donc n'est pas informée. Vous comprenez? Et moi, je me suis tue tout-à-fait. Je n'ai p-, je n'ai plus parlé, je n'avais plus rien à dire parce qu'il n'y avait pas d'écoutes à mon égard. Je ne trouvais pas l'écho

0:28:00

à mes paroles, donc je restais muette. Et c'est une amie, qui a su mon adresse, Louise Alcan [NDLT], qui était la fondatrice à l'époque de l'*Amicale d'Auschwitz* à Paris [L'Amicale des Déportés d'Auschwitz], qui a su mon adresse, qui a fait le voyage pour me voir. Et qui m'a mis en relation avec une amie commune, qui me disait toujours: *Si je ne retrouve personne, je m'engage dans l'armée de l'Indochine*. Donc cette personne, cette amie m'a écrit, parce que mon amie Louise voulait que j'aie une correspondance pour arriver à me soulager avec quelqu'un qui a connu les mêmes tourments que moi. Et nous avons correspondu pendant des mois.

<fin de la cassette 5>

Tape: 006

0:00:00

INT: <l'enregistrement commence au milieu de la phrase> communiquer avec quelqu'un qui avait vécu la même chose que vous.

CBT: Qui a vécu, qui avait vécu la même chose que moi et qui était en, en Indochine. La guerre d'Indochine (1946-1954) [NLDT] à l'époque, nous avons donc correspondu, et cette correspondance m'a aidé moralement, m'a fait beaucoup de bien. Parce qu'en fait j'étais renfermée sur moi-même. Ensuite il y a eu les événements d'Algérie (Guerre d'Algérie, 1954-1962) où nous avons été obligés de nous en aller, de partir, et donc je suis revenue sur Marseille. Donc ça, ça m'a fait beaucoup de bien parce que je ne me suis pas sentie personnellement déracinée, c'était ma ville, c'était là où j'avais grandi, malgré les mauvais souvenirs qui s'y rattachaient. Et là j'ai donc pris contact avec des personnes qui avaient vécu comme

0:01:00

moi. Nous avons pu parler, et là j'ai appris que nous avions à Paris l'*Amicale d'Auschwitz* [Amicale des Déportés d'Auschwitz] qui était fondée. Et on se rencontrait une fois par an. C'est comme ça que je suis rentrée en communication, soit à Marseille, avec des personnes qui avaient vécu comme moi, soit à Paris.

INT: Et, euh, est-ce que, parce que vous avez eu, euh, plusieurs enfants, // **CTB:** Oui. /// peut-être les nommer, vos enfants. // **CTB:** Oui. /// Euh, vous voulez les nommer?

CTB: Oui. Georgette, Jacques, Roger et Josette (tous d'oreille).

INT: Est-ce que vous avez, après vous êtes (avez), euh commencé à parler un tout petit peu avec d'autres personnes, est-ce que vous avez parlé avec vos enfants?

CBT: Non, mes enfants je n'en parlais pas, surtout en Algérie. Mais il me, il me reste un petit souvenir quand même de mon fils, de un de mes

0:02:00

fils, qui quand il voyait mon numéro sur le bras, ça l'ennuyait. Et il est allé chercher chaque fois dans son cartable une gomme pour essayer d'effacer ce numéro. // **INT:** Et vous lui avez pas dit d'où ça vient? /// Non. Non. // **INT:** Mais à un moment_? /// Plus tard, plus tard, lorsqu'ils étaient plus âgés et que nous étions déjà en France, mais en Algérie je n'en ai jamais parlé.

INT: Que avait fait ça, qu'est-ce que ça leur a fait?

CBT: Ça leur a fait, euh, je dirais pas du bien, bien sûr, parce que être un enfant de déportés, ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile. Parce que même s'ils le disent pas, ils sont traumatisés intérieurement, de dire: *Ma mère a été à Auschwitz*. Je pense.

INT: Est-ce que vous croyez que le moment de traumatisme était quand ils ont su? Est-ce que vous ne pensez pas qu'ils savaient

0:03:00

un petit peu avant?

CBT: Ils savaient un petit peu avant que leur mère avait été déportée, mais moi, je n'en parlais pas. Il y a que, j'ai, j'ai eu, si vous voulez, une libération morale lorsque j'ai décidé d'écrire. // **INT:** Quand est-ce que vous avez décidé d'écrire? /// J'ai décidé d'écrire vers les années quatre-vingt, 79, 80 [1979, 1980]. J'ai décidé d'écrire, euh, parce que je me disais, euh, c'est pas possible, il faut laisser quelque chose. Il faut transmettre, il faut que les gens sachent. On ne peut pas laisser passer un crime aussi abominable. Il faut que les jeunes générations soient vigilantes, il faut pas que cela recommence. Et puis il faut combattre, bien sûr, le racisme, l'antisémitisme, l'intolérance. Et c'est pour ça que je me suis décidée à écrire. Ça était très pénible, parce qu'il fallait que

0:04:00

je, je fasse, j'appelle à ma mémoire. Et d'après mes compagnes, elles me disaient: *Tu es notre mémoire*. Parce que je leur rappelais des faits lesquels elles ne souvenaient pas tellement. Et lorsque je leur en parlais, elles me di-: *Oui, mais oui, c'est vrai*. Donc j'avais une mémoire, euh, particulièrement importante sur les faits et sur ce que j'ai vécu à Auschwitz. C'est-à-dire, ça a du me marquer énormément. Mais je reconnais que je n'ai pas, euh, une défaillance de mon équilibre. Je suis restée quand même équilibrée et logique, donc de ce côté-là, mon système nerveux n'a pas été tellement ébranlé. Et ça, j'en suis heureuse de ça. Parce que j'ai des camarades, j'ai des compagnes, que lorsqu'on parle ensemble de déportation, elles ne le supportent pas.

INT: Est-ce que ça vous faisait du bien d'écrire?

CBT: Beaucoup. Énormément.

0:05:00

Mais c'était très pénible parce que j'avais pris la décision d'écrire lorsqu'il n'y avait personne dans l'appartement. Vous savez, nous avons un commerce, il fallait faire face à une activité. Donc j'étais à la caisse, il fallait être présente, n'est-ce pas. Ensuite j'avais des enfants, <sourit> qu'ils allaient en classe, il fallait s'en occuper. Alors je faisais ça comme quelqu'un qui vole le temps, si vous voulez. Donc quand je voyais trois heures du matin, c'était mon heure. Donc je me levais à cette heure-là, je prenais mon petit café et toute seule je travaillais. Je prenais d'abord des notes, et ensuite j'essayais de faire_, j'ai toujours voulu raconter comme si je parlais à une amie, comme si je vous parle à vous. Vous comprenez, c'est pas quelque chose de, du littéraire. C'est quelque chose de simple, de vrai

0:06:00

et d'humain. Et j'ai fait ça d'une manière chronologique. J'amène la personne qui le lit avec moi, elle est avec moi.

INT: Bon, donnez toutes les références de votre livre tout à l'heure. Pourquoi vous avez décidé de témoigner aujourd'hui?

CBT: C'est-à-dire d'in-, d'être interviewé? C'est tout à fait un devoir de mémoire. On me l'a jamais demandé, on me le demande, j'accepte. Il m'est arrivé de, de parler dans les écoles, de parler dans les lycées. Lorsqu'on fait appel à moi pour lire un message sur la déportation, je ne refuse jamais. Et lorsque j'ai une occasion de témoigner, je le fais aussi. Parce que en fait nous disparaissions fur à mesure. Et avant de disparaître il faut transmettre. C'est un devoir.

INT: Est-ce que vous avez un message que vous aimeriez laisser maintenant, 50 ans après, à

0:07:00

vos enfants, à, au monde?

CBT: Oui. Oui, oui, oui, au monde surtout, aux jeunes générations. C'est-à-dire d'être, d'être sur leur garde, d'être très vigilant de ne pas prêter attention à des gens qui veulent falsifier l'histoire, à des négationnistes, qui nient la vérité, alors qu'il y a eu des témoins, des parlements dans toute l'Europe, qu'il y a eu le procès de Nuremberg, où les criminels nazi ont avoué leurs crimes, qu'il y a certaines archives qui ont été découvertes et qui prouvent la réalité des camps de la mort.

INT: D'accord. Avant qu'on regarde les photos et les documents, est-ce qu'il y a d'autre chose que vous aimeriez, euh, raconter sur votre déportation, que vous n'avez pas dit?

0:08:00

<CBT montre avec le doigt, sourit>

INT: Je sais qu'il y a plein de choses dans le livre. Donc, euh, on va encourager_, <rit> bien sûr. Alors je vais vous remercier pour votre témoignage beaucoup, et donc là on va, euh, regarder les photos et les, le livre.

CBT: Je vous remercie beaucoup. <sourit> <au KAM> À vous aussi. <sourit>

<image 1>

Oui, là, c'est mon père. // **INT:** (incompréhensible) son nom. /// Il s'appelait Isaac Touboul. Il est né à Oran.

<image 2>

C'est ma mère, elle s'appelait Berthe Obeedia, elle est née à Oran également.

0:09:00

<image 3>

Ceci est le jour de notre mariage, le 6 février 1946 à Oran. Mon mari s'appelle <bruit de circulation fort> Henri Bentata.

<image 4>

Ceci est une photo de famille, donc avec mon mari et mes enfants. Il y a Georgette, Jacques, Roger, et j'attendais, j'étais donc enceinte et j'attendais ma dernière, euh, fille, la dernière quoi, Josette (tous d'oreille).

<image 5>

Oui, ceci est ma photo qui était prise, euh, à Marseille, bien des années après les événements d'Algérie (Guerre d'Algérie, 1954-1962).

0:10:00

<image 6>

CBT: Et d'accord.

INT: Et vous_?

CBT: Je dois donner les prénoms? // NN: C'est parti. /// Non? C'est parti <rit>. Alors cette photo, c'est une photo que nous avons prise pour le 50ème anniversaire de notre mariage. C'est-à-dire le 6 février, le 6 février 1996. Alors de gauche à droite donc il y a mon gendre Ivan (d'oreille), il y a également Eric (d'oreille), qui est le mari de ma petite-fille Doris (d'oreille), il y a Roger, mon fils, qui est devant-là. Il y a ma fille Josette, qui est derrière, ensuite Doris à côté, moi-même et les petits-enfants, (les enfants) de ma petite fille. Derrière également il y a ma fille. Là-devant à côté de moi, c'est mon mari, c'est mon époux, derrière il y a mon petit-fils Philippe (d'oreille) avec sa femme Sabine (d'oreille).

0:11:00

INT: Et peut-être les noms des deux petits?

CBT: Alors les noms des deux petits, Kassandre (d'oreille) et (--), et Rubin (d'oreille).

INT: Et donc vous dites que votre fils Jacques n'est pas présent.

CBT: Oui, mon fils Jacques n'est pas présent dans la photo parce que c'est lui qui a pris la photo.

<image 7>

Dans cette photo ma belle-sœur Irène (d'oreille), la sœur de mon mari, et mon fils Jacques, qui n'était pas photographié dans la précédente.

<image 8>

<vue de la couverture du livre écrit par CBT> [NLDT] Ce livre est un témoignage que j'ai écrit il y a quelques années. De tous les événements dont je connais l'histoire, des désordres, des guerres, des massacres, qui accompagnent encore aujourd'hui la transformation de notre monde, et dont je reprouve l'horreur où la répétition où qui se produise, passé ou contemporain, je n'en connais pas qui soit

0:12:00

aussi condamnable que ceux qui se sont déroulés à Auschwitz. Le dire, en témoigner, l'écrire, ce ne sont pas des provocations, ni des agressions contre qui que se soit, ce ne sont pas non plus des manifestations de haine ou de révolte, ni des appels à la vengeance. Des années ont passé, le temps d'une prescription, mais comme il y a des valeurs imprescriptibles, la vérité échappe à toute prescription, n'oublions jamais à Auschwitz.

<fin de la cassette 6>

<fin de l'interview>